

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

¹
DEDIÉ AU ROI.

F E V R I E R 1 7 6 2.

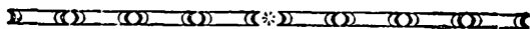


NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

—
MDCCLXII.



JOURNAL HELVETIQUE.



F E V R I E R 1762.



EXTRAIT

Du Poëme de JACOB & RACHEL.

AUX EDITEURS DU JOURNAL HELVETIQUE

M E S S I E U R S

JE ne sai si je me suis trompé, mais j'ai crû faire plaisir à vos Lecteurs, en vous en-voiant un Extrait du Poeme de JACOB & RACHEL, qui paroît depuis quelque tems à Zurich. Imprimé dans une Ville Suisse, sorti sûrement de la plume d'un de nos Compatriotes, il est incontestablement du ressort de votre Journal, qui doit être principalement consacré à faire conoitre les richesses littéraires

res de notre Patrie. Nous pouvons d'ailleurs étaler celles ci avec d'autant plus de confiance, qu'elles sont propres a faire honneur à notre Nation & à détruire les préjugés que l'on a conçus contre son Génie Poétique. *Un Poète chez les Suisses*, disoit il y a trente ans l'Auteur des Lettres Juives, *est un animal aussi rare qu'un Eléphant à Paris*. Les tems ont bien changé depuis lors : Nous pouvons produire plusieurs Poètes, dont les productions estimées parviendront sûrement à la Postérité. Les *Alpes* sont éloignées du *Parnasse*; mais elles ont des habitans dignes d'établir leur demeure sur la double Colline, & quelques froides que soient nos *Glacières* elles peuvent inspirer de bons ouvrages, aussi bien que les sources de l'*Hypocrène*. Chacun connoit les Poésies de M. de HALLER & vos Correspondans ont payé plus d'une fois à M. GESNER le juste tribut de loüange que mérite son Poème de *la Mort d'Abel*. Je les invite aujourd'hui à rendre la même justice à l'Auteur du Poème de JACOB & RACHEL. Quelques personnes l'attribuent à M. GESNER; d'autres à M. BODMER, son Compatriote. Je ne saurois décider la question : Ce qu'il y a de sûr, c'est que cet Ouvrage fait honneur à celui qui lui a donné le jour. Si l'on n'y trouve pas cet interret si touchant, qui règne dans *la Mort d'Abel*, le sujet ne le permettoit pas, & l'on

y remarque la même simplicité, la même richesse d'images poétiques, la même décence, le même amour pour la Vérité & la Vertu. Heureux les Pais, où les perſones favorifées des Muſes, ne préſentent que des objets propres à produire dans nos cœurs la chaſteté, la frugalité, l'amour paternel, l'amour conjugal & l'humanité! O Suiffe fortunée! O ma chère Patrie! Puiſſent tous les Poetes qui s'éleveront dans ton ſein conſacrer leurs talens à faire régner ces Vertus parmi nous! Ô HALLER! Ô GESNER! Ô BODMER! Continués à leur montrer par vos écrits, le chemin qu'ils doivent ſuivre: C'eſt leur enſeigner en même tems les moiens d'aller ſ'affeoir à côté de vous dans le Temple de la Gloire & de l'Immortalité.

Le Poème que j'anoncè peut contribuer à produire cet éfet. Mes Lecteurs en jugeront par l'Extrait, que je vai leur en donner Je ſuivrai pas à pas la marche de nôtre Auteur, mais en coulant rapidement ſur pluſieurs endroits, j'aurai ſoin d'inſiſter ſur quelques autres, qui pourront faire conoitre la manière d'écrire de notre Poète. Je ſouhaite ſeulement que ma Traduction ne faiſe aucun tort à l'Ouvrage.

Le fond du Pème eſt un récit que ZOHAR, Fils de SIMEON, & Petit Fils de JACOB, fait dans les Plaines de Goſſen à la Princesſe ASE-

NAT, Epouse de JOSEPH. Il comence sa narration par l'arrivée de JACOB dans les Campagnes de Caran. Il fait une description riante de la Ville de ce nom & de ses environs. A cette vüe, dit-il, JACOB se livrant à ses douces pensées tint le langage suivant :

„ Je vous salue, Plaines de Paddam Arams
 „ Je vous salue Ville de Caran, demeure fortunée de NACOR le jeune & de BETHUEL !
 „ C'est avec une joie inexprimable que j'aperçois la lumière éclatante que vos toits renvoient de tous côtés. Si vous nourriés dans votre sein des personnes sages & vertueuses, ô daignés me rendre ma salutation & me nourrir avec eux & come eux. . . . Si je suis fugitif, je ne suis pas un Etranger par rapport à vous. Je me fais gloire du sang d'AZRAM, votre Nourrison, qui coule dans mes veines. . . . Je ne dois donc pas vous être totalement inconnu. O Caran ! Vous n'aurés pas encore oublié le nom de REBECCA, qui faisoit ci devant l'ornement de vos Campagnes. Les ombres de vos cotteaux avoient elles besoin de lumière, elle étoit chez elle : Vous la trouviés dans la blancheur de son sein. Aucun nuage n'obscurcissoit la splendeur de ses yeux brillans. Les traces de ses pas subsistent encore dans vos plaines. On voit dans vos bois l'Amandier & l'Olivier fleuri, que REBECCA y a

„ plantés. Actuellement encore le Raisin de
 „ Mars pend aux Arbrisseaux, qu'elle a soi-
 „ gnés avec tant de soin & pliés en forme de
 „ berceaux. Est ce donc qu'ils ne comuni-
 „ queroient pas leurs douceurs au Fils de RE-
 „ BECCA? Ne se courberoient ils pas avec
 „ joie & avec reconnoissance, pour le couvrir
 „ de leurs ombres? Lorsque je m'affierai sous
 „ les branches épaisses de l'Olivier & de l'A-
 „ mandier; lorsque je me mettrai à l'ombre
 „ des Arbrisseaux, qu'elle a cultivés, je les
 „ entretiendrai du nom de REBECCA leur
 „ bienfaitresse. C'est ainsi qu'ils m'aideront à
 „ célébrer la Fête de ma tendre Mère, qui re-
 „ grette maintenant son Fils, sur lequel ses
 „ yeux maternels s'arrêtoient avec tant de
 „ bonté. Ce qui me console, c'est que j'em-
 „ porte avec moi la bénédiction de ma Mère;
 „ j'émporte avec moi la meilleure des bénédic-
 „ tions de mon Père. Je mets ma confiance
 „ dans leurs prières. Ce Dieu Protecteur,
 „ qui a manifesté sa fidélité à mon Aïeul
 „ ABRAM... répandra ses faveurs sur son Pe-
 „ tit Fils... O Caran! Daignés donc me
 „ recevoir dans vos paisibles campagnes & in-
 „ troduisés auprès de ses parens vertueux,
 „ celui qui a quité la maison du meilleur de
 „ tous les Pères.

Après avoir tenu ce langage, JACOB con-
 tinuoit sa route, lorsqu'il entendit tout à

coup une voix plus agréable que le son du luth & de la guittarre dorée. Il vit en même tems quelques Bergères assises autour de l'une d'entr'elles, qui chantoit une chanson, dont je rapporterai seulement les dernières paroles

„ Aimés les Champs & la vie tranquile de la
 „ Campagne, disoit elle: Aimés l'innocence
 „ des brébis: O mon tendre Agneau, je te
 „ consacre l'amour le plus pur dont mon cœur
 „ soit capable „. Le son de cette voix, la beauté de celle qui chantoit mirent JACOB si fort hors de lui même, qu'il s'apliqua personnellement ces dernières paroles & qu'il s'écria, dans la naïveté de son cœur. „ O Ber-
 „ gère! n'est à moi que vous tenés ce langa-
 „ ge, quel n'est pas mon bonheur. „ Mais la Bergère lui répondit en souriant agréablement

„ Vous vous trompés jeune home, ces paro-
 „ les ne font pas de moi; ce font celles d'une
 „ chanson, composée par ABIASAPH, le Père
 „ de nos Idilles pastorales. „ En même tems ses Compagnes éclatèrent de rire: JACOB rougit; mais il revint bientôt en lui même & son esprit vif & subtil lui fournit une prompte réponse. L'harmonie dorée de la cymbale déoule de ses lèvres. Il chante à son tour.

„ Le son argentin de la guittarre & de la har-
 „ pe, dit-il, n'apporte dans mon Ame que les
 „ faux tons de la viole, lorsqu'il n'est pas
 „ acompagné de la voix harmonieuse de celle,

„ qui ma ravi le cœur. O vent d'Occident !
 „ qui venés de voler de ses lèvres jusques à
 „ moi , prenés ma vie pour récompense &
 „ hâtés vous de retourner à elle & de lui por-
 „ ter ces paroles. Un jeune home est pres de
 „ vous , sous ces Palmiers. Vous avés attiré
 „ son Ame sur le bord de ses yeux & de ses
 „ oreilles. Lorsque vous ouvrés la bouche ,
 „ vous lui enlevés son cœur & ses pensées.
 „ Cependant, quelques éblouissans que soient
 „ les raisons de vôtre beauté , les charmes de
 „ vôtre esprit l'enflament plus encore que
 „ ceux de vôtre aimable persone. „ A ces
 „ mots la Bergère émue se lève & lui dit „ O
 „ mon Berger ! Ces paroles s'adressent elles à
 „ moi : Elles me sont étrangéres. „ Mais JA-
 „ COB lui répondit aussitôt „ Ce n'est point à
 „ vous que je les adresse ; ce sont les strophes
 „ d'une Chançon d'ELIHU , le plus ancien &
 „ le plus habile de nos Poetes. . . . L'Epouse
 „ de SEM les a conservées dans l'Arche , & on
 „ les chante encore actuellement dans la Fa-
 „ mille dont je suis issu.

Après avoir tenu ce langage , JACOB quite
 ces Bergéres enchantées de son esprit & de sa
 figure, & poursuivant sa route , il arrive auprès
 d'une Fontaine de marbre , environée d'une
 troupe de Bergers assis : Il s'adresse à eux , &
 il se tient à cette occasion des discours , que
 j'ai lus avec un plaisir infini. Ils ne respirent

que la paix , la charité , l'hospitalité & la douceur. Je me vois obligé de les supprimer : Je remarquerai seulement , que JACOB , sans se faire conoitre , s'informe de ses parens , & que le Poëte ABIASAPH lui fait un éloge bien consolant pour lui de leur humanité & de leur hospitalité. Il insiste principalement sur les louanges de RACHEL , Fille de LABAN : „ Ce-
 „ lui qui la voit , dit-il , lui demeure attaché
 „ pour toûjours. Il oublie de tourner ailleurs
 „ ses regards. . . O jeune home , gardés vos
 „ yeux ; je l'aperçois qui vient avec ses bre-
 „ bis ; LEA est avec elle. . . JACOB leva les
 yeux & reconut avec une joie inexprimable
 cette Bergère , qui venoit de faire par ses
 chants de si puissantes impressions sur son
 cœur : RACHEL & LEA ne manquèrent pas
 non plus d'apercevoir le jeune home , qui les
 avoit si fort charmées. ABIASAPH prit la pa-
 role & leur anonça qu'elles voioient un jeune
 home , élevé dans la maison d'ISAAC & de
 REBECCA leur Tante : RACHEL en demande
 aussitôt des nouvelles , avec empressement ,
 & JACOB satisfait à sa juste curiosité „ mais ,
 „ ajoute-t-il , la division s'est introduite dans
 „ la Famille d'ISAAC ; JACOB s'est vu con-
 „ traint d'abandonner la maison paternelle ,
 „ jusques à ce que le tems ait moderé le res-
 „ sentiment de son Frère. Après avoir passé
 „ le Jourdain , il s'est rendu dans les Campa-

„ gnes fertiles de Bafan , d'où il a traversé la
 „ Pérée , marchant du côté d'Amram & aiant
 „ pour toutes provisions , ce qu'il peut em-
 „ porter avec lui dans son sac , & pour toute
 „ compagnie un bâton , qui conduit ses pas
 „ errans & vagabonds. C'est ainsi qu'il voia-
 „ ge , exposé aux raions ardens du soleil & à
 „ la fraîcheur dangereuse de la nuit. N'im-
 „ porte , il est bien gardé ; Dieu étend sur lui
 „ les ailes de son amour , & dans tous ses dan-
 „ gers JACOB se retire sous leur ombre pater-
 „ nelle.

„ RACHEL répondit , les bones nouvelles
 „ que vos lèvres amicales nous anoncent ,
 „ adoucissent beaucoup l'amertume des cho-
 „ ses facheuses , que vous nous aprenés. Je
 „ conçois cependant quelque espérance &
 „ mon cœur , qui le desire , se flate , que ce
 „ même Dieu , qui prépare le chemin devant
 „ les pas de ce jeune home , les dirigera du
 „ côté de Caran . . . & qu'il lui fera terminer
 „ heureusement sa course , en l'amenant chez
 „ ses parens. La maison de BETHUEL lui ou-
 „ vrira sa porte avec joie & SEMIRA ne mettra
 „ aucune diférence entre ses Fils & celui de
 „ REBECCA. Oui , reprit aussitôt LEA , tou-
 „ tes deux nous l'aimeront tendrement ; nous
 „ le chérirons come des soeurs chérissent le
 „ plus aimable des Frères.

A ces mots JACOB ne pût pas se contenir

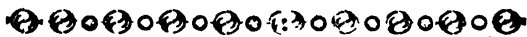
» plus longtems , mais élevant sa voix , il
 » s'écria: Est il bien vrai ? JACOB ne fera-t-il
 » pas envisagé come un Etranger dans la mai-
 » son de BETHUEL ? Les Filles de LABAN
 » veulent elles bien le reconoitre pour leur
 » Frère ? Ah ! ses pieds errans viennent de
 » trouver le repos ! Je suis le plus jeune des
 » Fils de REBECCA ; je suis JACOB , que sa
 » Mère a arraché à la colère d'ESAU.

La dessus il embrasse RACHEL & LEA , & les uns & les autres versèrent des larmes de joie. C'est ainsi que se fit la reconnoissance de JACOB & de ses aimables parentes. Elle est suivie d'événemens & de discours , qui continuent à rendre ce Poème fort interressant. Je vouloit vous en donner une idée , lorsque j'ai remarqué la longueur de cet Extrait. J'ai craint d'ocuper trop de place dans votre Journal & de nuire à la variété qui doit y regner. Je pourrai reprendre cet Ouvrage , si vous desirés d'en voir la suite. Elle ne me coutera pas beaucoup : J'ai traduit le Poème entier , & je n'ai qu'à l'abrégé & le resserrer. Il est vrai que l'Auteur n'y trouvera pas son compte. Un Ouvrage perd toujours de ses graces dans une Traduction. Il perd encore dans un Extrait (si bien fait soit-il) ; Eh ! combien ce Poème ne doit il donc pas perdre , en passant par mes mains à l'un & à l'autre de ces égards ? J'en présente mes excuses à l'Au-

teur, & vous, *Messieurs*, j'espère que vous me ferés grace en faveur de mes intentions & du parfait dévouement avec lequel je suis

Votre &c.

Du Comté de Neuchatel ce 12. Janv. 1762.



R E P O N S E

A la seconde Question formée dans le Journal de Novembre dernier pap. 762. en ces termes : *D'où vient que les Honeurs & les Richesses inspirent ordinairement plus d'orgueil, de fierté & de hauteur à un homme né dans l'obscurité & dans la bassesse, qu'à un homme de naissance, ou à un homme né dans l'opulence ?*

Les Titres, les Trésors ne font point la grandeur ;
Il faut, pour la trouver, la chercher dans le cœur.

CES Vers de M. DE VOLTAIRE expriment fort bien en quoi consiste la grandeur. Elle ne consiste ni dans les Dignités, ni dans les Richesses : On ne peut, à proprement parler, la trouver que dans le cœur ; c'est là véritablement où elle doit résider, c'est là par conséquent où il faut la chercher. Cependant, bien des gens ne font pas cette ré-

flexion, qui est pourtant très-importante, très-juste & très-sensée; ou, s'ils la font, elle n'influe point sur leur cœur & sur leurs sentimens, puis qu'à juger d'eux par leur façon de penser, par leurs actions, par leurs discours mêmes, les Honeurs & les Richesses, font, à leurs yeux, ce qu'il y a de plus propre à faire la grandeur. Delà cette haute idée qu'ils ont d'eux mêmes, lors qu'ils sont riches, ou élevés à quelque Emploi éclatant: Delà cet orgueil, cette hauteur, cette fierté qu'on remarque en eux. Mais il y a un ordre de personnes, qui sont particulièrement imbuës de ce préjugé, & chez qui, par conséquent, les Honeurs & les Richesses excitent surtout l'orgueil; ce sont ceux qui, étant nés dans une condition obscure, parviennent à un état d'élevation, ou d'opulence; c'est ce qu'on pose en fait & dont on demande les raisons dans la question qu'il s'agit d'examiner.

Pour résoudre cette Question, il faut d'abord remarquer & poser pour principe, que c'est de la manière dont on envisage les Honeurs & les Richesses, ou de l'idée qu'on s'en fait, que procède l'orgueil qu'ils nous inspirent. Plus l'idée qu'on s'en forme est propre à flater notre orgueil & à en imposer à notre imagination, plus ils contribuent à nous enfler le cœur.

Cette remarque faite & ce principe posé, je dis, que c'est parce qu'un home, né dans un état obscur, regarde les Honeurs & les Richesses, come p'us propres à faire la grandeur, & à le rendre digne de l'estime publique, qu'un home de naissance, ou né dans l'abondance, qu'ils lui inspirent plus d'orgueil & de fierté qu'à ce dernier; du moins la chose me paroît ainsi, & ce qui apuie ma pensée, c'est que les Petits sont comunément plus frapés de l'idée des Grandeurs & des Richesses, que ceux qui sont issus de parens distingués, soit du côté de la Naissance, soit du côté des Richesses. Elles ont pour eux un éclat & un lustre, qui les éblouit, qui atire leurs regards & qui excite leur admiration à un tel point, que de là naît pour ceux qui sont opulens, ou décorés de quelque Emploi élevé, une estime supérieure à celle que les Grands & les Riches ont, en tant que tels, les uns pour les autres.

Arrive-t-il à ces gens là de parvenir aux Honeurs ou aux Richesses, ces avantages leur inspirent des sentimens analogues à l'idée qu'ils s'en étoient faite: Alors on les voit bouffis de la vanité la plus ridicule & la plus insupportable, revêtant un air fier, hautain & dédaigneux, méconnoissant ceux qui étoient leurs égaux.

Après cela, j'observe & pose pour second principe, que les Dignités & les Richesses inspirent plus ou moins d'orgueil, à celui qui les possède, à proportion de l'impression plus ou moins vive qu'elles font sur son esprit. Or il est de fait, qu'un homme de basse extraction, dans la famille duquel par conséquent, les Honeurs, ni les Richesses, n'ont jamais résidé, en reçoit pour l'ordinaire, lors qu'il y est parvenu, une impression incomparablement plus forte, que celui qui, par sa naissance, ou par l'opulence dans laquelle il est né, est dans le cas opposé; son imagination en étant plus vivement frappée, il en conçoit, par cette raison, plus de vanité: Son orgueil excité tout à coup par l'idée de ces avantages, est porté par là même à un degré plus haut. Il en est, je pense, de l'orgueil come de bien d'autres passions; lors qu'il s'empare promptement du cœur de l'homme, il a un degré de force & d'activité plus considérable, que lors qu'il naît insensiblement.

L'homme naturellement vain & orgueilleux, n'est que trop porté à tirer avantage de ce qui peut flater son orgueil, surtout lors qu'il s'agit de choses auxquelles il n'est pas accoutumé. Or c'est le cas d'un homme qui, par son opulence, ou par le Poste auquel il est élevé,
se

se trouve dans une position qui l'a tiré de l'obscurité : N'étant pas acoutumé à ces choses la , voilà pourquoi il en est plus touché, plus entêté, & conséquemment plus fier & plus vain, que celui qui, étant de naissance, ou né dans l'abondance, est acoutumé aux distinctions attachées à la Naissance & aux Richesses. La pensée où il est, que son nouvel état le met de niveau avec ces Grands & ces Riches, dont l'éclat l'éb'ouissoit & excitoit si fort son admiration, ne manque sûrement pas de faire une forte impression sur son imagination. Ainsi qu'un home, sortant d'un lieu ténébreux, est d'abord ébloui par une vive lumière, un nouveau parvenu l'est tellement de son propre éclat, que ses faibles yeux ne peuvent le soutenir. C'est ainsi qu'enchanté de son état, il croit son orgueil permis & même essentiel à un home opulent, ou décoré d'un Emploi distingué ; il se figure que c'est le moyen d'en imposer ; & de faire oublier la bassesse de son extraction ; mais cela n'aboutit qu'à en retracer d'autant plus le souvenir.

Il faut de la grandeur d'ame, pour ne pas s'enorgueillir des Dignités & des Richesses ; cette grandeur d'ame est un antidote & un préservatif contre l'orgueil. C'est donc au défaut de grandeur d'ame, qu'on doit atri-

buer la hauteur & la fierté, qu'inspirent presque toujours les Honeurs & une fortune fubite, à ceux qui naissent dans la basse & dans l'indigence. En effet, la vraie grandeur d'ame se trouve rarement chez ces gens là, à moins que par une bone éducation, soutenue de l'exemple & du comerce des personnes d'un mérite réel, ils n'aient été dans des circonstances à aquérir cette qualité estimable, qu'on remarque plus généralement & plus comunément chés les personnes de naissance, ou nées dans l'opulence.

Il résulte de ce que je viens de dire, que ceux qu'on appelle parvenus, étant ordinairement plus portés à tirer vanité des Honeurs & des Richesses, que ceux qui sont nés dans un état distingué, soit du coté de la naissance, soit du coté de l'opulence, ils ont par conséquent plus de précautions à prendre pour se garantir de l'orgueil, que ces avantages peuvent leur inspirer, & pour ne pas se laisser éblouir par l'éclat de leur nouvelle condition.





R E P O N S E

Au Protestant, Apologiste des Jésuites. ()*

M O N S I E U R ,

A la lecture de votre Apologie des Jésuites, j'ai d'abord crû que votre dessein étoit de plaisanter, & de vous égaier dans une ironie, come le fit autrefois ERASME par Péloge de la Folie, ou come on a fait celui de la Fièvre; mais aiant remarqué, que si vos vuës étoient telles, tout votre discours n'y répondoit pas, & que plusieurs personnes pouvoient prendre vos raisons pour valâbles, puisqu'elles sont énoncées un peu sérieusement, ne trouvez pas mauvais que j'essaie d'y répondre pour les désabuser, ce que je ne puis faire qu'en montrant la futilité de vos raisonnemens. Peut-être est-ce par un motif d'humanité que vous défendez cette cause? Il est beau de s'intéresser pour des malheureux, & consolant pour des affligés de trouver des Apologistes. Mais pour abrèger co-

(*) Voies le Journal de Décembre dernier, page 804.

mençons l'examen de ces deux Questions :

1°. *Méritent-ils*, ces bons Pères (c'est le nom que vous leur donnez) *qu'on prenne leur défense?* 2°. *Vos raisons sont-elles toutes également convaincantes?* Je vous prie d'abord, *Monsieur*, d'être persuadé, que je ne me donne point pour Antagoniste des Bienfaiteurs des opprimés ; j'en fais trop de cas : Si un motif de charité les dirige, ils sont trop louables ; mais si cette charité se déploie également pour tout le monde, elle devient suspecte, dangereuse, quelquefois nuisible ; il faut donc chercher des sujets, qui en soient dignes. Les Jésuites sont-ils de ce nombre ? Jugez en avec impartialité, après l'examen des raisons que je donnerai du contraire. Je crains qu'on n'applique, je ne le déguise pas, à ceux qui, come vous, s'obstineront à excuser ces Disciples d'IGNACE, cette vive apostrophe : *Qua vos dementia cepit!* dont vous avez crû faire une heureuse application.

Je conviens qu'on souhaite leur ruine en France & ailleurs, & que leurs partisans ont beaucoup diminué chez les Catholiques ; je ne saurois croire qu'on ait tort d'en user ainsi, & je me propose de vous le prouver.

Vous présentez deux cas, par lesquels vous prétendez démontrer, qu'ils ne sont pas les Enemis des Protestans : *Ils ne sont*, dites vous, *ni les Auteurs des Dogmes de l'Eglise Ro-*

maine, ni les Persécuteurs des Réformés. Ne peut-on pas les envisager sous un autre point de vüe? Je ne vous acorde pas la seconde proposition; mais j'en admets une troisième: Ils sont Enemis de la Religion Chrétienne.

Ils ne sont pas les Enemis des Protestans; mais sont-ils leurs Défenseurs? Leur ont-ils rendu quelque important service, qui vous oblige à faire cette Apologie? Quand nos Frères, victimes infortunées de l'intolérance, sont cruellement persécutés, les Jésuites se montrent-ils leurs amis? Ils ne sont pas les Persécuteurs des Réformés. Il est vrai qu'ils n'ont pas pris des armes contre eux, qu'ils n'ont pas sacagé leurs maisons, qu'ils ne les ont pas poursuivis par le feu; mais, les armes de la calomnie sont-elles peu à craindre? Quand le *Journal de Trevoux*, où l'on voit une partialité étrange, a été souillé de calomnies atroces contre les Protestans; quand on se sert de ce Journal, qui devoit éclairer les homes, come d'un instrument de mensonge, propre à exciter des persécutions violentes contre ceux qui en deviennent les tristes objets, direz-vous, Monsieur, qu'ils ne sont pas nos Persécuteurs? Les Calomniateurs méritent-ils quelque ménagement? Les Jésuites se montrent partiaux à l'excès dans ce Journal, je le répète, & quand quelque Au-

teur Réformé produit quelque excellent ouvrage, il est tourné en ridicule, il est traité d'ineptie, & cet Auteur est bienheureux, s'ils n'ajoutent rien de leur fonds, pour le rendre méprisable. Les Reformés n'ont-ils pas été obligés d'écrire des Apologies, pour leur défense contre ce Journal, come les premiers Chrétiens en écrivoient contre les Païens ? Ceux qui occasionnent le mal, ou qui noircissent la réputation des autres sont-ils si peu blamables ? Je vous ai prouvé que les Inigistes sont les Enemis des Protestans & leurs persécuteurs déclarés ; deux choses qu'il falloit établir, proposition qu'il falloit démontrer. Je reviens à vôtre première, dont j'ai suspendu l'examen, parce qu'il est lié à la proposition que j'ai ajoutée, au troisième cas qu'il falloit poser, ou troisième point de vue sous le quel on doit considérer les Jésuites : Ils sont Enemis de la Religion Chrétienne.

Ils ne sont pas les Auteurs des Dogmes de l'Eglise Romaine, je vous l'accorde ; ils ne sont pas si anciens, & les erreurs de cette Eglise ont été établies avant leur fondation. Mais pourquoi, des gens si éclairés, come vous les représentés, *des Génies supérieurs*, les ont-ils conservés ? Car, de deux choses l'une ; ou ils ne sont pas *des Génies supérieurs*, & alors ils ne sont pas en état de les conoi-

tre ; ou, en éfet, ils font *des Génies supérieurs*, & ont dû les conoitre, & s'ils font profession d'y adhérer, quoiqu'ils les reconnoissent pour de véritables erreurs, je ne les regarde plus que come de méprisables & vils hypocrites, qui soutiennent une cause, qu'ils savent être mauvaise. Choisissez de ces deux cas ; feront-ils *des Génies supérieurs*, ou des hypocrites ? Mais, de plus, s'ils ne sont pas les Auteurs des Dogmes de l'Eglise Romaine, combien n'en ont ils pas imaginé de monstrueux, qui leur méritent l'odieux nom d'Enemis de la Religion Chrétienne ? Les louerez-vous d'avoir avancé que *l'Obeissance à Dieu ne doit être occasionnée que par la crainte de ses châtimens*, & non par aucun principe d'amour ? Que *la concupiscence n'est mauvaise, ni d'elle-même, ni en elle-même*, & que *c'est là une vérité de foi* ? Vous entendez, sans doute, ainsi que tous les bons Chrétiens, par le terme de concupiscence, les mauvais desirs. Je passe à un autre. *On peut, disent ces bons Pères, ces Génies supérieurs, on peut jurer qu'on n'a pas fait une chose, quoiqu'on l'ait faite effectivement, en entendant en soi-même, qu'on ne l'a pas faite un certain jour, ou avant que l'on fut né. Il n'est pas nécessaire d'aimer son prochain ; il suffit de ne pas le haïr. Un enfant peut désirer la mort de son Père, non*

parce que c'est le mal de mon Père, peut dire l'Enfant, mais parce que c'est mon bien, & que par cette mort, j'entrerais en possession de la succession paternelle. Ces Dogmes, ces Préceptes, sont-ils du pur Evangile ? J'en pourrois citer un beaucoup plus grand nombre de cette nature, dont ils sont les Auteurs. Après cela dites, qu'ils ne persécutent pas les Protestans, qu'ils ne sont pas leur fléau. J'ai toujours crû, & je me flate encore, que parmi les Protestans, il y a des âmes pieuses, qui ne peuvent qu'être indignées de l'irrévérence que ces Pères ont pour les Livres sacrés. Une telle conduite de la part de ces derniers n'affige-t-elle pas tous les Chrétiens ? A moins qu'ils ne viennent nous mettre le poignard sur la gorge, ou piller nos biens, quel plus grand mal peuvent-ils nous faire ?

La Doctrine des Protestans n'a pas été la seule ataquée, quoique fondée sur l'Evangile, dont les Jésuites voudroient afoiblir l'autorité ; ils ataquent aussi celle de leur Communion, & tous les principes de la lumière naturelle. Il faudroit donc les remercier, de ce que nous n'avons pas été seuls en bute à leurs coups ?

Vous excusez leur finesse & leur politique, en les appelant *des Genies supérieurs* ; mais si leur politique tend à favoriser les passions éternelles & à tolérer les crimes ; si leur fi-

neffe consiste à trouver des subtilités , pour allier , s'il étoit possible , les vertus prescrites par J. C. avec les licences des libertins, cette politique, cette finesse feront-elles leur gloire? Seront-ils *des Génies supérieurs*? S'ils se font ainsi des amis parmi les vicieux, que non seulement ils flatent, mais qu'ils autorisent même dans leur mauvais train, feront-ils autre chose, que des esprits foibles, qui manquent de force, pour s'oposer à la corruption du Siècle? Ceux qui accordent tout à l'intérêt mondain, qui n'ont que des ames relâchées sur le Dogme & sur le Précepte, qui savent se jouer mieux que personne de nôtre Ste. Religion, les appellerez-vous *des Génies supérieurs*? Prenez garde, *Monsieur*; vous savez sans doute, que le titre de bel Esprit, ou d'Esprit fort ne se prend plus qu'en mauvaise part, & qu'un honête home le regarde come une injure, depuis que de faux Philosophes & de vains Sophistes se le sont arrogé. Conservons le titre de *Génie supérieur*; ne le donons qu'à ceux qui le méritent; il y en a peut être peu dans nôtre Siècle, qui puissent en être décorés; ne le prodiguons pas; sur tout, gardons-nous de le profaner.

Vous dites quelques lignes plus bas que *ce sont de grands homes*; contentons nous de dire, qu'ils jouent un grand rôle sur la Scène du monde; mais ce rôle est-il noble? Est-il

digne de ceux qui se nomment Frères de la Compagnie de JESUS, nôtre modèle d'humilité, de charité, de détachement du monde? Ce fut au commencement l'esprit de leur Fondateur INIGO, mais l'ont-ils bien conservé? Chacun fait l'histoire de la conspiration des poudres en Angleterre: Cette Epoque marque-t-elle qu'ils possédassent ces vertus? Direz-vous que ce fut avec injustice qu'on les expulsa de ce Roiaume?

Vous louez leur subordination, qui les rend redoutables aux Grands & aux Princes. Cette soumission à leurs Supérieurs, cette subordination, ont-elles produit de grands avantages en Portugal? Ces horribles conspirations, que l'histoire nous raporte, les doivent-elles rendre estimables, respectables aux Souverains? On ne l'avoit pas encore pensé.

Vous dites que la puissance n'est pas blâmable en soi, que l'usage qu'on en fait doit décider nôtre jugement. Ce principe est bon, restoit à en tirer une conséquence juste. La Religion a-t-elle gagné en Europe par leur moien? Leur Doctrine a-t-elle apporté quelque grand avantage? Cette autorité qu'ils se font acquise a-t-elle été utile au Roi de Portugal? L'Angleterre & tous les Etats Protestans peuvent se passer des conseils & de l'autorité des Jésuites; ces Empires en sont-ils plus malheureux? Ils s'en passent, & on voit

moins de conspirations contre leurs Souverains. Je n'en dis pas ici d'avantage & j'use de vôtre sentence : *Intelligentibus pauca.*

Vous apellez les Princes, *des petits Esprits.* Je pense que ce n'est que par oposition au titre de *Bel-Esprit*, si méprisable de nos jours; mais, pourquoi dire que ces petits Esprits doivent leur volonté aux Jésuites, & que *c'est là le tribut qu'on leur doit.* Je ne veux pas presser vos termes; l'explication qu'on en pourroit donner, montreroit vôtre imprudence; respectons les Oints du Seigneur. Conclués de tout ce que je vous ai dit, si les Jésuites méritent qu'un Protestant soit leur Apologiste; mais voyons plus en détail vos raisons; sont-elles convaincantes? C'est ce qu'il faut examiner.

Vous croiés faire une oposition honorable aux Jésuites, en les plaçant à côté des Dominicains, des Franciscains, des Chartreux & des Moines de la Trape; mais il y a plusieurs choses à observer à cet égard.

1°. Les Chartreux ne doivent point entrer en parallèle avec les Dominicains, ni ces derniers avec les Moines mendiants. Les Chartreux sont, peut-être, de tous les Ordres Religieux les plus estimables; ils ne vont point à la quête, ainsi ils n'otent pas le pain des enfans; ce sont de sages reclus, qui mènent une vie assez réglée, qui en entrant dans

L'Ordre y apportent leurs biens ; ce sont de fort honnêtes gens , qui ne font d'autre tort au monde , que de le priver de Citoyens qui lui seroient utiles. Il ne faut donc pas les mettre au même rang que les Dominicains , puisqu'ils ne font pas cruels ; ni dans celui des Prêtres mendiants , puisqu'ils n'ont rien de comun avec eux. Les Moines mendiants font à charge au monde , j'en conviens ; mais chez'eux on ne voit régner qu'un esprit de paresse & de fainéantise , & non une cruauté semblable à celle des Dominicains. Ils ne font point les auteurs de l'Inquisition , l'horreur de l'Univers.

2°. Il ne fufit pas , pour exhauffer le mérite de quelqu'un , de le mettre en opofition avec ceux qui en ont moins ; ce n'est pas lui rendre un grand service. Ferois-je bien , si entreprenant de louer DOMITIEN , je disois qu'il n'étoit pas si cruel que NERON ? Si pour excuser un Avare , qui n'est content qu'à la vue de ses trésors & qui craint d'y toucher , je le mettois en opofition avec un autre Avare , qui , non content de contempler les biens amassés par ses Pères , sans en faire aucun usage , emploie toutes fortes de voies , quelque illégitimes qu'elles soient , pour les augmenter ? Quoique ce dernier soit très coupable , ils le font tous deux cependant ; ils ne difèrent que dans le degré d'atrocité.

Vous ne donnez donc pas un grand lustre aux Jésuites , en les représentant moins cruels que les Dominicains.

3°. Considérons encore l'oposition que vous mettez entre ces Religieux sous un autre point de vie. Les Moines mendiants font, dites vous, du tort aux familles , en enlevant le pain des enfans , & les Jésuites font riches & opulens. Mais si les Moines mendient, ils n'obligent personne à leur donner le nécessaire d'une famille indigente , & si les Jésuites ne mendient pas ainsi qu'eux , ne peut-on pas dire qu'ils volent , & que c'est en ceci qu'ils font consister leur adresse , leur finesse & leur politique ? Ignorez-vous de quelle supercherie ils usent , pour ruiner les familles en flattant des Pères riches , pour attirer à leur Société les biens qui devraient venir aux héritiers légitimes ? Lisez l'histoire d'INIGO & des Inigistes , & vous saurez coment ils se sont procuré ces grands biens. Enfin , *Monsieur* , faites cette considération ; nous faisons la charité aux uns , & les autres nous obligent de recourir nous-mêmes à l'assistance des cœurs compatissans.

Vous louez leur négoce , parce qu'ils se mettent par là en état de se passer des assistances publiques ou particulières ; mais examinons , avant de rien décider , ces deux questions : N'ont-ils pas d'autres moiens de sub-

fister? Le comerce est-il compatible & assorti avec les devoirs d'un Ordre Religieux?

Les Sciences qu'ils se font une gloire de cultiver & d'enseigner ne leur fournissent elles pas un riche moien de vivre? Leurs Prédications & les soins qu'ils prennent de ceux qui sont confiés à leur direction, croiez-vous que tout cela ne leur raporte rien? D'ailleurs les fondations qu'on a faites en leur faveur, les laissent-elles manquer, je ne dis pas du nécessaire, mais même de l'agréable & du superflu? Mais le comerce est-il compatible & assorti avec les devoirs de cet Ordre Religieux? Pour pouvoir prononcer sur cet article, il faut savoir, quelles sont les Institutions & l'esprit de cet Ordre, & les devoirs qu'il est obligé de remplir.

INIGO, zélé pour la propagation de la foi & de la piété, se choisit des compagnons, dont il forma la Société, qui porta ensuite son nom. Son but étoit, qu'ils s'appliquassent à enseigner la jeunesse, à doner un exemple d'humilité & de recueillement, & à convertir les impies & les incrédules; or, je le demande, un esprit de recueillement, d'humilité, de charité, de piété, de pénitence, peut-il s'accorder avec les soins d'un comerce? Donc de deux choses l'une; ou il faut qu'ils se donent au négoce, come les Séculariers & n'être plus Eclésiastiques; ou ils seront Eclé-

fastiques, & devront renoncer aux affaires mondaines & s'aquiter des devoirs de leur vocation. D'où je conclus, que s'ils veulent toujours être regardés dans le monde, come Religieux, ils doivent renoncer au comerce, qui ne peut que les distraire de leurs occupations spirituelles.

On ne peut mettre, dites-vous, sur leur compte les persécutions du 16. Siècle. Cela ne prouve rien en leur faveur; car, puisqu'ils existoient déjà & qu'ils écrivoient, les croiez-vous incapables d'avoir calomnié les Protestans auprès des Rois & d'avoir été les instigateurs des Persécutions? Mais, supposé qu'ils n'aient pas été les instigateurs de ceux qui persécutoient; le mal qu'ils ont fait à la Religion naturelle & à la révélée, pour en être plus ressent, fera-t-il un bien? Faudra-t-il ménager ceux qui nous nuiront à présent & se contenter de tonner contre ceux qui nous ont nui autrefois? Il ne faudra pas punir un blasphémateur qui viendra nous dire, *qu'il n'est pas nécessaire d'aimer Dieu, qu'il suffit de le craindre?* Il faudra le tolérer, parce que ce Dogme est nouveau? Belle Maxime! Beau Précepte!

Les Belles Lettres ont gagné par leur moïen. Il est vrai; mais examinons ces deux choses: Qui sont ceux qui ont cultivé les premiers les Belles Lettres, des Protestans ou

des Jésuites, & quel usage en ont fait les uns & les autres.

Les Réformés les ont cultivées les premiers, parce qu'ils savoient que les études les mettroient en état de conoitre les Vérités Chrétiennes, & de se défendre contre leurs adverfaires avec quelque avantage: Chacun fait la crasse ignorance où étoient plongés les Papistes, qui s'imaginoient devoir rester dans leur Religion, uniquement parce qu'ils y étoient nés, & ne pouvoient rendre raison de leur foi, puisqu'ils en méconnoissoient les points. Les Jésuites alors, pour se doner du relief, étudierent pour soutenir le parti de leur Comunion; c'est alors que *ces bons Pères* devoient ouvrir les yeux & conoitre *la vanité de leurs pensees*; ils cherchoient à défendre le droit de leurs Frères, & ils auroient dû trouver la lumière; mais malheureusement la Science dont ils étoient redevables en quelque forte aux Protestans, puisque ceux-ci devenus éclairés exigeoient des adverfaires dignes d'eux, la Science, dis-je, ne fit que les rendre plus coupables, par l'usage qu'ils en firent. Voions quel il fut.

Les Protestans firent servir leurs lumières à trouver des raisons solides, pour leur défense; les Jésuites inventèrent des Sophismes vains & captieux. Les Protestans trouvoient
des

des preuves de ce qu'ils avançoient dans l'Evangile, dans lequel ils puisoient leurs instructions ; les Jésuites donnoient des fruits d'une imagination vive, mais qui n'avoient pour soutien que des tours éblouissans, & pour tout mérite de jolies phrases, qui manquoient de solidité. Apellerez-vous cela un combat avantageux aux Jésuites ? Mais ce n'est pas tout. La Religion naturelle & la révélée, j'y reviens encore, ont-elles reçu une plus grande pureté par leur moien ? Jugez en par ce que je vous ai cité plus haut, & mieux encore par les *Lettres Provinciales*, où vous trouverez l'essence & l'élixir de leur Doctrine.

Voiez aussi un petit livre intitulé : *Parallèle de la Doctrine des Païens avec celle des Jésuites*, imprimé à Amsterdam en 1726. Vous y trouverez des citations tirées de leurs Auteurs, & vous avouerez que les Païens étoient plus pieux, plus sages dans leurs Maximes & leurs Sentances.

Si on vous nomme, dites vous, un Jésuite coupable du même crime que JACQUES CLEMENT, vous conviendrez qu'il peut y avoir été un phrénétique parmi eux. On vous prie d'étendre un peu plus loin votre complaisance ; on énige d'avantage de vous. Suivés seulement le fil de mes raisons. Si on vous di-

soit, avec les plus sages Théologiens, que ceux qui conseillent le mal sont plus coupables que ceux qui le comettent eux-mêmes, parce qu'ils se perdent & ceux qu'ils ont corrompus; que je mets dans le rang de ceux qui conseillent le mal les Jésuites; que répondrez-vous? Au reste, je n'avance rien au hazard; lisez leurs Auteurs; vous apprendrez leurs noms & les titres des Livres, qu'ils ont composés, dans les Ouvrages que je vous ai indiqués. Consultez la liste de ceux que le Parlement de Paris a condamnés au feu; lisez, dis-je, leurs Auteurs, & vous verrez, si ce n'est pas avec raison, qu'on appelle leur Doctrine meurtrière & attentatoire à la vie des Souverains. Consultez le Dictionnaire de BAYLE à l'article GUIGNARD. Lisez les neuf Propositions de ce Père Jésuite; & avouez, qu'il y a un grand nombre de Phrénétiques parmi eux. Si, de plus, je vous dis, qu'aucun de leurs Pères ne donne des ouvrages, qui n'aient été approuvés de toute la Société, quoique ces ouvrages renferment des Maximes meurtrières, toute cette Société ne sera-t-elle pas une Société de Phrénétiques, & combien haut ne montera pas ce nombre? Les instigateurs des meurtriers des Rois seront-ils innocens?

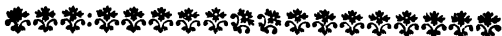
Ce ne sont pas eux qui ont tiré sur le Roi de Portugal. Il est vrai; mais que ce ne soient

pas eux qui aient conseillé cet assassinat, c'est ce dont on ne conviendra pas; beaucoup ont été convaincus d'y avoir trempé & ont été punis en conséquence.

Vous conseillez aux Protestans de recevoir parmi eux les Jésuites, s'ils sont expulsés des Pais Catholiques Romains, à condition qu'ils nous servent aussi bien qu'ils ont servi nos adversaires. Mais je dis, gardons-nous de les recevoir, non seulement de crainte qu'ils nous servent aussi mal, qu'ils ont fait ceux de leur Comunion; ce seroit peu, s'ils s'en tenoient là, & nous aurions cependant de quoi trembler. Mais que vous les connoissez peu! L'anonyme que vous gardez est fâcheux; vous donnez vôtre suffrage, & beaucoup ignorent, s'il seroit de quelque poids.

Ce que je dis contre l'Ordre des Jésuites en général, peut souffrir, peut-être, quelque exception. Il n'est pas impossible qu'il y ait d'honnêtes gens parmi eux, mais je les crois en petit nombre. *Apparent rari nantes in gurgite vasto.* Je conclus.

Je doute que vôtre conseil soit suivi; pour ne pas dire qu'il sera méprisé, vû la foiblesse de vos raisons; & je ne crois pas que les Jésuites, pénétrés de vos bontés, vous fassent jamais une Députation pour vous remercier de vos soins & de vôtre peine. Je pense aussi, qu'un jour devenu plus éclairé, vous chanterez la Palinodie.



FRAGMENS HISTORIQUES.

X I I.

F R A G M E N T.

EN promenant mes regards sur le reste de l'Asie, j'y trouve d'autres Peuples déjà fameux. Les Babiloniens & les Assiriens ne formoient pas encore une vaste Monarchie, quoique plusieurs Ecrivains les confondent, sous le nom général de premier Empire Assirien. Ils subsistoient depuis longtems, mais ils avoient leurs Chefs particuliers. Le Tigre divisoit leurs Frontières. NEMBROD règnoit à Babilone. Son agrandissement obligea ASSUR à quitter la plaine de Senaar. Ils se transporta à l'Orient du Tigre, où il batit *Ninive* & plusieurs autres Villes. Ce fut de lui que le Pais prit le nom d'Assirie. Il seroit assés difficile de déterminer avec précision les limites de ce Roïaume. Peut-être pouroit on lui attribuer la même étendue, qu'occupe de nos jours le *Curdistan*. Ce passage de

Babilo-
niens &
Assiriens

MICHEE (*) „ Ils ravageront le Pais d'Assirie avec l'épée , & la Contrée de NEMBROD à ses portes ” , me paroît plus propre à établir, qu'à détruire la distinction de ces deux Peuples.

Depuis NEMBROD jusqu'à l'an du monde 233. ou environ , je ne trouve dans les Annales de Babylone que le nom du seul AMRAPHEL, l'un de ses Rois, qui fit la guerre sous celui d'*Elam*. Celles d'Assirie sont plus stériles encore , à moins qu'on n'y substitue les chimères de CTESIAS.

Voilà donc à quoi se réduisent nos lumières sur ce sujet. Dans le tems que les Israélites sortoient d'Égypte , les Babiloniens & les Assiriens étoient deux Peuples, branches d'une seule & même Famille, mais séparés , tous deux idolâtres , & qui avoient consacré des Temples à diverses idoles. Leurs Coutumes , leurs Arts, leurs Sciences étoient à peu près les mêmes.

Passons aux *Medes*. Ils étoient certainement aussi anciens qu'aucune Nation de la terre , puisqu'ils tiroient leur origine de MADAI, troisième Fils de JAPHET. Les bornes de la Médie étoient, au Nord, la Mer Caspienne: A l'Orient , la Parthie &

Les Mèdes.

(*) C. V. v. 6.

l'Hyrcanie : Au Midi , la Sufiane , la Perfe proprement dite & l'Affirie : A l'Occident, l'Armenie majeure.

Mer Caspienne. Les Anciens n'ont eû qu'une conoiffance tres imparfaite de la fîtuacion , de l'étendue & des Côtes de la Mer Caspienne. Entourée de terre de tous cotés , fans communication avec d'autres Mers , elle reçoit dans fon fein le Volga , qui eft come une petite Mer , & près de deux cent autres Rivières , fans que fes eaux paroiffent augmenter ou diminuer , fans qu'elles aient le moindre flux & reflux : Phénomène qui a fait fupofer , qu'il y a une communication fouterraine entre elle & le Pont Euxin (ce qui n'a point été prouvé) mais qu'on explique aifément , par l'immense quantité de vapeurs , que le Soleil élève de deffus la furface des Mers. Quelques Auteurs la font comuniquer avec le Golfe de Perfe. Ils oublient fans doute qu'elle en eft éloignée d'environ deux cent lieues; fa diftance de la Mer Noire eft de cent lieues.

Villes de la Médie. Les Villes principales de la Médie , furent *Gaza* , *Ecbatane* , *Laodicée* , *Raguès* , & *Apamée*. *Ecbatane* fa Capitale , fiége de fes Rois , ne fut point fondée par l'Héroïne SEMIRAMIS , mais par DEJOCES. Elle avoit fept Murs , tous batis en rond , qui fe furpaffoient les uns les autres de la hau-

teur de leurs creneaux. Les cinq murailles extérieures avoient des creneaux de diverses couleurs: Ceux de la sixième étoient argentés, & ceux de la septième dorés. Cette superbe Cité ne le ceda à aucun égard, ni à Ninive, ni à Babilone.

Les Provinces du Nord de Médie sont ^{Climat.} froides & stériles. On y fait le pain d'armes sèches, & la boisson du jus de certaines herbes. Il y a au Midi des Contrées riantes & fertiles, où l'on trouve tout ce qui est nécessaire à la vie. On y voit ça & là des plaines admirables, parsemées de Villages, & qui servent de paturages à d'excellens Chevaux. Dans le voisinage de Tauris, on recueille 60 sortes de Raisins, tous d'un goût exquis.

Les Mèdes furent sans doute soumis dès ^{Gouvernement} le commencement à des Rois de leur propre Nation. Le Médecin Grec, que je me laisse de nommer toujours, inépuisable en Fictions, leur a donné des Monarques, longtems même avant le fameux NINUS. Nous attendrons des faits assurés, avant que d'unir leur Chronologie à celle des autres Peuples. L'Histoire nous ouvrira bientôt un affés vaste Champ, sans la surcharger de Fables.

On taxe les Mèdes d'avoir introduit les ^{Coutumes} premiers l'odieuse coutume de faire des Eu-

nuques, & celle de confirmer les alliances par le sang des parties contractantes. Ils lioient ensemble les pouces de la main droite, s'entrepriquoient le bout du doigt, & suçoient réciproquement le sang, qui en sortoit. Ils ne conoissoient point d'alliance plus sainte & plus auguste.

Elam ou **Perse** Au Midi de la Médie se trouvoit le Pais d'*Elam*, le plus ancien nom de la *Perse*. ELAM, Fils de SEM, fut le Père des premiers habitans de ce vaste Empire. Son étendue ne varia pas moins que ses noms. Ses bornes les plus reculées ont été quelque tems depuis l'Hellespont jusqu'à l'Indus en longueur, & depuis le Pont jusqu'à la Mer-Rouge en largeur. La Perse a aujourd'hui 750 lieües de France de long, & 400 de large.

Ses Provinces Les Provinces, qui formèrent son ancien Empire, étoient la *Gedrosie*, aujourd'hui Makran, que le Mont Becius coupe en deux parties égales: La *Caramanie*, qui contient présentement les Provinces de Kerman & d'Ormus: La *Drangiane*, apellée aujourd'hui Segestan: L'*Arachosie*, où l'on voit de nos jours la grande Ville de *Caboul*, si l'on s'en raporte à quelques Savans: Le *Paropamisus*, actuellement connu sous le nom de Sablestan & du Roïaume de Candahar: La *Bactriane*, qu'on nomme le *Cho-*

rafan, qui eût autrefois jufqu'à mille Vil-
 les : La *Margiane*, aujourd'hui Eftafabad,
 arofée par l'Oxus, fi célèbre dans les Ecrits
 des Grecs & des Latins, & fameufe par fes
 Vignes : L'*Hyrkanie*, dont la Mer Caspien-
 ne lavoit les bords : L'*Arie* : La *Parthie*,
 qui fe nomme Erak ou Arak Agemi, où
 fut la fameufe *Hecatompyle* aux cent portes,
 qu'on affure être encore la Capitale de la
 Perfe fous le nom d'*Ispahan* : La *Perfide*,
 aujourd'hui Pars : La *Sufiane* conüe fous
 le nom de Chufiftan. Cette énumération,
 qui pourra paroître ennuieufe, eft cepen-
 dant néceffaire pour l'intelligence de diver-
 fes révolutions.

Un Empire fi vaste étoit glacé dans une Climat
 de fes Provinces, tandis que d'autres ef-
 fuioient les plus grandes chaleurs. Au Mi-
 di, il y a quatre mois, où il fait fi chaud,
 que les habitans font obligés de s'enfuir
 dans les Montagnes à 30 lieües de la Mer :
 L'air trop humide y caufe de féquentes
 maladies ; au lieu que le refte de la Perfe
 jöiit d'un air fec, d'un Ciel toujourns fe-
 rein, qui procure un teint charmant, &
 une fanté conftante. Il y a des Montagnes
 dans le centre du Pais, qui font couvertes
 de neige, pendant 8. mois. On y eft
 exempt des foudres & des tremblemens de
 terre. Les vents y font rarement impé-
 tueux.

Arbres. Les Arbres les plus comuns en Perse sont le Platane , le Saule , le Sapin , le Cornouillier , l'Arbre qui porte la noix de galle , ceux qui produisent les gomes & l'encens ; celui qui donne la manne , espèce de miel condensé , qu'on recueille pendant les jours de l'Été.

Herbes. Tous nos Légumes d'Europe y viennent aisément ; mais il y en a beaucoup que nous n'avons pas.

Drogues C'est un vrai pais de drogues médicinales. La casse , le féné , la rhubarbe qu'on y mange à l'ordinaire , les pavots d'un suc excellent , le tabac , le safran , la mumie , gomme précieuse , qui distille de la roche , dont une dragme rétablit en 24 heures les membres les plus fracassés , le cotton , le galbanum y croissent en abondance.

Fruits Les melons d'une rare bonté , les raisins délicieux qu'on y garde tout l'Hiver en les enfermant dans des sacs de papier , pour les garantir de l'avidité des oiseaux ; les dattes , dont le sirop est plus sucré que notre miel vierge , les pêches de 18 onces , les grenades , les figues , le ris , le froment ; les mêmes fleurs de l'Europe ; des Forets d'orangers , les tulipes , les anémones , les renoncules , les jonquilles qui embéllissent d'elles mêmes les Campagnes ; les rosiers dont une branche porte tout à la fois , des

roses de trois couleurs ; & dans le sein de la terre , les mines de fer , d'acier , de cuivre , de plomb , & peut-être d'or & d'argent , le soufre , le salpêtre , le sel , que la nature seule y forme , l'alun , le marbre , l'azur , les turquoises ; ce sont là les riches productions de la Perse.

Métaux
& Miné-
raux

Que dirai je des chevaux admirables des Persans , de leurs chameaux , des immenses troupeaux de chèvres & de moutons , de leurs perdrix plus grosses & plus succulentes que les nôtres , de leurs pigeons , dont la quantité est si grande , qu'on trouve plus de 3000 Colombiers autour d'*Is-pahan*.

Animauz

Entre les grands oiseaux du Pais le Pelican mérite surtout l'attention des curieux. Il est gros come un mouton , son plumage est blanc & doux ; son bec , de la grosseur du bras , a 18 ou 20 pouces de long. Au dessous pend une peau , qu'il replie & qui tient un sceau d'eau. Il va quelquefois jusqu'à deux grandes journées de chemin chercher de l'eau , pour doner à boire à ses petits ; il leur en apporte dans la poche de son bec. De-là sans doute cette Fable des Anciens , que le Pélican s'ouvre la poitrine pour nourrir ses petits.

Pelican

Les Orientaux ont vanté leur Bezoar. C'est une pierre , qui se trouve dans le

Bezoar

corps des boucs & des chèvres sauvages, le long du Golfe Perfique. C'étoit, disoient - ils , un excellent contrepoison ; mais l'expérience n'en a pas justifié la vertu. Ce n'est , tout au plus , qu'un foible sudorifique.

Antiquité

Puisque le Pais des Perfes fut peuplé par ELAM , ils étoient sans contredit une Nation très ancienne. Leur Roiaume semble avoir été fort puissant du tems d'ABRAHAM. CHERLODAHOMOR, l'un de ses Rois , contemporain de ce Patriarche , come on la déjà dit , envahit le Pais des Zuzmins & des Emins , pilla *Sodome & Gomorrhe*. Tout ce que nous savons pour remplir le vuide qu'il y a entre le Règne de ce Prince, & le tems où ELAM fut subjugué par les Assiriens , c'est que les Elamites étoient un Peuple nombreux & puissant. La seule Famille de leurs Monarques, dont il soit fait mention , est celle d'*Achemenès* , qui doit avoir été bien illustre , puisque XERXES même , dans le période le plus brillant de sa vie , se faisoit un honneur d'en descendre. D'autres suposent que PERSES , qu'ils font Père d'ACHEMENES, fut le premier des Princes de cette Race , & dona son nom au Pais.

Au défaut de faits intéressans , plaçons donc ici le Gouvernement , les Coutumes,

les Arts, les Sciences & la Religion des anciens Perfes, come nous avons fait à l'égard des Babiloniens & des Egiptiens, & come nous le ferons dans la suite à l'égard de tous les grands Peuples.

La Courone de Perse étoit héréditaire. Le Roi Ses Monarques absolument despotiques, étoient révéérés come des Dieux. On se prosternoit en terre, en les abordant. Tant qu'un Sujet étoit en leur présence, il devoit tenir ses mains dans ses manches. Personne n'osoit entrer dans le Palais sans la permission du Souverain. On craignoit pour le moins autant son couroux que celui du Ciel: On ne balançoit point à se doner la mort, dès qu'il paroissoit le souhaiter.

Sur le point d'entreprendre une Expédition longue & dangereuse, le Monarque nommoit l'Héritier présomptif de la Courone. C'étoit à *Pasagarda* en Perside, dans le Temple de la Déesse de la Guerre, que se faisoit le Couronnement du nouveau Roi. Après quelques Cérémonies, un des Grands lui mettoit sur la tête une superbe Tiare, espèce de Turban, qui s'élevoit en pointe. Autour de la Tiare étoit un ruban ou Diadème couleur de pourpre & blanc; car dans les anciens Auteurs le mot de *Diadème* ne signifie qu'un bandeau, qui fait le tour du front.

Le Palais du Prince avoit plusieurs portes, toutes pourvues de Gardes, qu'on nommoit les *Oreilles*, ou les *Yeux* du Maître; parce qu'ils l'avertissoient fidèlement de tout ce qui se passoit. Ce séjour étoit réputé sacré. Les murs & les dômes des appartemens étoient couverts d'ivoire, d'argent, d'ambre ou d'or. Quatre colones, enrichies de pierres précieuses, soutenoient un trône de pur or. Une vigne du même métal, dont le tronc & les sarments étoient parsemés de bijoux de grand prix, & dont les grappes étoient composées de pierres précieuses, pendoit au dessus de la tête du Roi, lorsqu'il étoit assis sur son trône. Il avoit au chevet de son lit, un coffre, qui contenoit 5000 talens, qu'on apelloit l'*Oreiller* du Roi, & à ses piés un autre de 3000. Des parcs immenses, des jardins superbes environoient le Palais.

Le Monarque admettoit rarement à sa table quelqu'autre que sa Femme & sa Mère. Quand cela arrivoit, on rangeoit les Convives de façon, qu'il put les voir, mais sans en être vû. Ces Festins publics étoient d'une magnificence au delà de toute expression. Les parfums & les guirlandes de fleurs en faisoient un des principaux agrémens. On unissoit aussi les accords de divers instrumens à l'harmonie des plus belles voix.

Aux heures de loisir , qui restoient au voluptueux Potentat, 300 Femmes flatoient ses oreilles par leurs chants doux & mélodieux ; ce qu'elles faisoient encore le soir & le matin. Il avoit plusieurs Femmes légitimes , outre un nombre illimité de Concubines. DARIUS en eut 365 ; & ARTAXERXES eût des siennes 115 Enfans.

On confioit les Fils du Roi au soin des Eunuques, A 7 ans on leur aprenoit à chasser & à monter à cheval : A 14, quatre savans Précepteurs leur enseignoient la prudence, la justice, la tempérance & la valeur. Les Fils des Persans étoient remis à des Femmes, jusqu'à 5 ans. A cet âge ceux des riches passoit entre les mains des *Mages*, qui les acoutumoient à la vertu, encore plus par leur exemple, que par leurs leçons. Ils les exhortoient surtout à ne point mentir, & à éviter les dettes. „Les „Perses, dit HERODOTE, enseignoient „principalement trois choses à leurs En- „fans, à bien gouverner un cheval, à „manier l'arc & à dire la vérité.” On leur inspiroit tant de respect pour leurs Parens, qu'ils n'osoient s'asseoir en leur présence. Une Postérité nombreuse passoit pour une des plus grandes bénédictions du Ciel. Le Roi combloit de présens annuels, ceux qui avoient beaucoup d'Enfans. Un

Educa-
tion

Père avoit droit de vie & de mort sur les siens , mais il n'en pouvoit user que pour des fautes énormes , & jamais pour une seule.

Diverses
Coutu-
mes

Ils furent sobres dans le manger , au moins sous leurs premiers Rois ; mais ils aimoient à boire. Un égal baisoit son égal sur la bouche , lorsqu'il vouloit le saluer , & son inférieur sur la joue ; si la différence étoit considérable , l'inférieur se prosternoit en terre. Quiconque disoit une fausseté , ou s'endettoit , passoit pour infame. Tout Citoyen lépreux étoit banni de la Société , & l'Etranger du País. Un Persan pouvoit épouser sa propre Sœur & sa Fille. On leur reproche même de s'être mariés avec leur Mère. On écrasoit les Empoisonneurs entre deux pierres ; & on renfermoit les autres coupables entre deux petits bateaux, où on laissoit des ouvertures. On les y couchoit sur le dos ; leur visage frotté de miel , atiroit les guêpes & les mouches. Ces boureaux cruels leur enfonçoient le manger avec des instrumens de fer aîlés. Bientôt les vers rongeoient leurs entrailles , & cet affreux suplice duroit quelquefois 17 jours.

La Guer-
re

C'étoit un crime odieux de s'exemter du service , où d'en solliciter l'exemption pour quelqu'un. Tout Citoyen , en état de

de porter les armes , devoit , sous peine de mort , se rendre à son Drapeau Après la Guerre , chacun s'en retournoit chez soi , sans autre paie , que sa part du butin. Jamais ils ne quitoient leurs épées , leurs flèches , ni leur carquois , que pour dormir , & même alors ils les avoient près d'eux.

Quand le Monarque Persan vouloit porter la Guerre dans quelque País , il envoioit des Hérauts pour demander *la Terre & l'Eau* c. à d. une soumission sans réserve. En cas de refus , il faisoit la revue de son armée. Dix mille homes se serroient les uns contre les autres ; on mesuroit le terrain qu'ils occupoient , qu'on faisoit successivement remplir par d'autres , jusqu'à ce qu'on eût fait le dénombrement général. Chaque Soldat avoit sur la tête une tiare épaisse , à l'épreuve de tous les coups ; & sur le corps une cotte de maille travaillée en formes d'écaillés , des cuissars , un bouclier , des javelines courtes , un arc fort long , des flèches de roseaux. Une courte épée pendoit à sa droite , dans un ceinturon. Par dessus leur armure , ils portoient de grandes robes de pourpre : Celle du Roi seul étoit blanche , ce qui le faisoit aisément reconoitre par l'Enemi. Voici come

HERODOTE décrit la marche de leurs Ar-

mées. „ Le Bagage formoit le front, &
 „ après lui venoit un corps de toutes for-
 „ tes de Nations. Affés loin de là, mar-
 „ choient mille homes à cheval, & mille
 „ piquiers, qui tenoient leurs piques
 „ pointées vers la terre. Dix grands che-
 „ vaux, nés dans les Champs Niféens en
 „ Médie, richement enharnachés, & con-
 „ sacrés à JUPITER, précédoient le char
 „ brillant de ce Dieu, qui étoit tiré par huit
 „ coursiers blancs. Immédiatement après
 „ paroïssoit celui du Roi, atelé de chevaux
 „ Niféens. Mille piquiers, homes d'élite
 „ & Perfes de naissance suivoient le char.
 „ Un autre corps de Perfes de mille che-
 „ vaux, marchoit sur leur pas. Dix mille
 „ Fantassins, aussi tous Perfes, dont mil-
 „ le étoient armés de javelines ornées de
 „ grenades d'or, & dont les autres avoient
 „ des grenades d'argent, précédoient de
 „ deux stades dix mille Cavaliers. Le reste
 „ de l'Armée avançoit sans distinction. „
 Jamais ils ne se mettoient en marche avant
 le lever du Soleil. On ne combattoit pas
 même de nuit, à moins d'être ataqué. C'é-
 toit au son des trompettes, suivi d'un cri
 général, que se donoit le signal du Com-
 bat. Le Prince encourageoit ses soldats
 par une harangue, & pendant l'action, il
 se trouvoit toujours au centre. Sa Bannière

étoit un Aigle d'or , avec les aîles étendues, porté au bout d'une lance très longue. On regardoit come heureux ceux qui mourroient dans la bataille. Contens des seu's avantages que procure la valeur, ils auroient crû dérober la victoire, en usant de stratagème. Avant que d'entrer en Campagne, ils passoient à la file devant le Général en chef, & chacun mettoit une flèche dans un Carquois, qu'on scelloit ensuite du Sceau Royal. A leur retour, chacun retiroit une flèche, & par le nombre de celles qui restoit, on aprécioit au juste sa perte. Le mot du guet fût en usage parmi eux.

Quand le Prince étoit en marche avec son Armée, ou qu'il voiageoit, tous les habitans des Provinces qu'il traversoit, devoient temoigner leur dépendance par quelque présent. Personne n'osoit paroître devant lui en aucun tems, sans quelque don. Le rang n'en dispensoit point. Ce fier Potentat, qui se faisoit nommer, *Seigneur, Grand Roi, Roi des Rois, Père des étoiles*, regardoit tous ses sujets sans exception come de vis Esclaves, & les traitoit de même. De la ce lache esprit de servitude, incompatible avec le vrai courage, qui causa enfin la décadence de cette Monarchie.

XENOPHON fait un éloge magnifique des Loix de Perse. Leur but étoit d'inspirer l'horreur du vice, & l'amour de la vertu, indépendamment des chatimens & des recompenses. Ils avoient entr'autres une Loi contre l'ingratitude. Tout home qui avoit rendu de bons offices à quelqu'un, avoit le droit d'intenter en justice une accusation contre lui, s'il étoit ingrat. On le punissoit avec beaucoup de sévérité, dès que son crime étoit averé.

Quand quelqu'un donoit un avis au Roi, il se tenoit sur un petit lingot d'or, qui étoit sa récompense, si son avis étoit trouvé bon; sinon, il étoit foueté publiquement.

On plaidoit souvent les Causes, tant civiles que criminelles, en présence du Roi. Il écoutoit attentivement les plaidoiers, & ne prononçoit la sentence qu'après de mûres délibérations. S'il s'agissoit d'un crime capital, on mettoit dans la balance toutes les actions bones & mauvaises que l'Acusé avoit comises pendant sa vie, & suivant que le bien ou le mal l'emportoit, il étoit absous ou condamné. Cruels à d'autres égards, les Rois marquèrent souvent une tendre compassion envers les condamnés. **ARTAXERXES** fit un jour abatre les Turbans de quelques homes coup-

bles, au lieu de leurs têtes. Il fit une autre fois fouëter les habits de quelques malfaiteurs, au lieu de leurs perſones.

Outre le Roi, il y avoit encore des *Juges Roïaux*, homes d'un caractère ſans reproche, fameux par leur intégrité, fort verſés dans la conoiſſance des Loix, dont le Prince demandoit & ſuivoit ſouvent les Conſeils.

On acuſe ordinairement les Perſes d'avoir adoré le Feu & le Soleil. Ce ſont les Auteurs Grecs, qui le diſent. Sectateurs du Polithéiſme, il n'eſt pas ſurprenant, qu'ils aient attribué à d'autres leurs idées; mais en examinant la choſe ſans partialité, en ſ'en tenant au témoignage des vrais Parſis de nos jours, aux rélations des Voïageurs les plus éclairés, aux Ecrits de ZOROASTRE même, on ſera convaincu, qu'ils ont toujours été fidèles à leur Doctrine primitive. Quelques Rois introduiſirent le Culte de VENUS; mais il ne ſubiſta pas longtems, & les Mages ſ'en tinrent conſamment à cet article, *Il y a un Dieu*. Les Parſis d'aujourd'hui ſont encore très juſtes & très bienſaiſans. Envain les Partifans de MAHOMET les acablent ils d'injures, les perſécutent-ils; rien ne les ébranle.

On ne doit pas trouver étrange que leur Religion ait été quelquefois obſcurcie de

quelques taches. Leur fameux Législateur ZERDUSHT ou ZOROASTRE la puigea de son tems des erreurs que les Sabiens y avoient mêlées. Cependant ils furent toujours les Adorateurs fideles d'un Dieu seul, infini, présent partout ; qu'ils ne vouloient pas qu'on représentat sous quelque image que ce fut, ni qu'on enfermat dans l'enceinte d'un Temple.

Ils n'adorèrent point le Feu, mais Dieu dans le Feu. Ils ne regardoient pas le Soleil come une Divinité, mais come le trône de la Divinité. „ Nous n'adorons pas „ le Soleil, disent leurs Prêtres, mais en „ priant, nous nous tournons vers lui. „ Ils le nommoient *Mitbra* à cause de sa pureté ; mais jamais ils ne l'ont nommé Dieu. Les Figures de Soleil & de Planettes, que ZOROASTRE réforma chez eux, qui furent chez tant d'autres Nations les objets d'un culte idolatre, n'étoient en Perse que des simboles matématiques, destinés à conserver l'idée du vrai sisteme de l'Univers.

Les Perses eux mêmes attribuent à ABRAHAM l'établissement de leur Religion. Ils prétendent que leur *Sofh*, ou Bible est son ouvrage. Ils donent encore à *Balch* le nom de *Ville d'Abraham*, parce que ce Patriarche y demeura durant le séjour qu'il fit parmi eux. Mais il est bien plus

probable, qu'ils doivent leur Système Théologique à ZOROASTRE, qui tira sa Doctrine des Livres de Moïse & des autres Ecrits sacrés des Juifs. Il leur conseilla, afin de mieux conserver le Feu sacré, d'élever un *Pyreum* ou Temple du Feu, ce qui n'est point contradictoire avec leur grand Principe, que *le Maître de l'Univers ne peut être renfermé entre des murs*, puisque le Feu n'étoit que l'emblème de la pureté, & pour ainsi dire l'ombre de la Nature Divine.

Les Parsis apelloient l'Etre-Eternel YE-ZAD, ou ORMUZD. Ils admettoient aussi un mauvais Principe créé, qu'ils nommoient AHARIMAN, qui veut dire *le Diable*. Ils le suposent né du sein des ténèbres. „Le Bien & le Mal, disoient ils, „ sont mêlés ensemble dans ce monde; „ mais après la destruction de cet Univers, „ ils seront séparés, & reprendront cha- „ cun le séjour qui leur convient.” Leurs idées sur l'origine des choses, l'état de nos premiers Parens, les efforts du Prince des ténèbres pour les séduire, sur le dernier Jugement, le salut des bons, & la condamnation des méchans, ont beaucoup de rapport avec les nôtres. Ils placent le jour du Jugement à la fin des 12000 ans, que le Monde doit durer. Alors les années

seront punis selon l'atrocité de leurs crimes. A la fin cependant ces misérables, quoi qu'exclus à jamais du séjour des bienheureux, doivent obtenir le pardon de leurs fautes, & placés dans un endroit destiné pour eux, ils porteront sur le front une marque noire, come un mémorial de l'état affreux, dont la Miséricorde Divine les aura délivrés.

LAUSANNE.





E S S A I

*Sur la Réticence dans le Discours & sur l'usage
des figures de Rhetorique.*

APRE'S avoir parlé de l'Antithèse, des Comparaisons, de l'Ironie, & de l'Apostrophe, il me reste à traiter de la *Réticence*, qui est une figure de Rhétorique employée fort souvent par les Poëtes & les Orateurs. Je joindrai come ci devant les exemples aux préceptes, pour en faire mieux sentir l'utilité, & les mettre en quelque sorte sous les yeux. Une théorie seche, sombre & subtile fatigue le Lecteur sans l'éclairer. Je voudrois plaire pour mieux instruire.

L'Ellipse ressemble beaucoup à la *Réticence*; elle laisse sous-entendre quelques mots, qu'elle n'exprime pas.

Dans la *reticence*, l'Orateur s'interrompt soi même tout à coup, & semble retourner en arriere, à l'aspect d'un objet qui l'éfraye, & dont il veut éviter l'aproche. Quelquefois la délicatesse de nôtre Langue ne permet pas d'exprimer une idée entièrement; on n'en peint qu'une partie, come dans ces vers d'un Poëte,

Que vous êtes belle, parfaite,
Disoit l'Enfant Amour à sa Mère CYPRIE,

Avec un gracieux fouris ,

Un jour-qu'il vint à sa toilette ,

Quels yeux , quelle bouche , quel tein !

Que d'apas touchans , le beau sein ! . . .

Arrêtés , dit VENUS , mon Fils , sois modeste ,

C'est à MARS à louer le reste (*).

Mais la *Réticence* est plus remarquable dans les grands mouvemens de l'Eloquence. Je pourrois , dit M. FLECHIER dans l'Eloge de M. de TURENNE , je pourrois vous décrire des combats gagnés , des rivières & des défilés passés à la vue des ennemis , des plaines teintes de leur sang , des montagnes presque inaccessibles , traversées pour les aller repousser loin de nos frontières... Mais l'éloquence de la Chaire n'est pas propre au récit des combats & des batailles... Mais viens-je condan-

(*) Il y a aussi une *Réticence* délicate dans ces vers de M. de la MOTTE ,

Que ne suis-je cette onde claire ,

Qui contre la chaleur du jour

Dans son sein reçoit ma Bergère

Qu'elle croit la mère d'amour !

Dieux ! si j'étois cette fontaine ,

Que bientôt mes flots enflammés . . .

Pardonnés je voudrois Climène

Etre tout ce que vous aimez.

ner une prof. sion, que la Religion ne condanne pas, quand on en fait moderer la violence? Non, *Messieurs*, je sai que ce n'est pas en vain que les Princes portent l'épée, que la force peut agir, quand elle se trouve jointe avec l'équité.

On trouve aussi dans les Poètes des *Réticences* bien placées. Quand on s'abandonne à son feu & à son imagination, il échape souvent des choses qu'on voudroit n'avoir pas dites, & qu'on voudroit pouvoir faire oublier, en passant subitement d'un Discours à un autre, & en revenant sur ses pas. Quelquefois celui qui écoute dans un mouvement de dépit ou d'impatience, interrompt celui qui parle, & donne lieu à une *Réticence* remarquable. Ainsi dans la Tragédie d'ANDROMAQUE, ORESTE dit à HERMIONE, en lui apprenant la mort de PYRHUS qu'il vient de tuer par son ordre :

Vous seule avés porté les coups.

Tai toi perfide

HERMIONE l'interrompt en lui disant,

Et n'impute qu'à toi ton lâche paricide.

RODOGUNE, dans la Tragédie de CLEOPATRE, soupçonnée d'avoir fait tuer SELEUCUS, Frère d'ANTIOCHUS, dit à CLEOPATRE qui l'accusoit,

Où fuirois-je après tant de furie,

Madame, & que feroit toute vôtre Sirie

Où feule , & fans apui contre mes atentats
 Je verrois ! . . Mais Seigneur, vous ne m'écoutez pas!
 dit-elle en s'interrompant elle même , & en
 s'adressant à ANTIOCHUS qui lui répond vi-
 vement ,
 Non , je n'écoute rien , & dans la mort d'un Frère,
 Je ne veux point juger entre vous & ma Mère !

Dans le portrait que fait un Poète d'un
 Tiran, il y a une *Réticence* bien placée. Je ci-
 terai deux Strophes de l'Ode dont elle est ti-
 rée , parce qu'elles m'ont paru belles ,

Un torrent tombe , & dans sa rage
 Renverse , désole , ravage ,
 L'espérance du Laboureur ;
 Ainti d'un Tiran homicide
 Qui ne prend que l'orgueil pour guide ,
 Rien ne peut calmer la fureur.
 Tout craint sa barbare insolence ;
 La Terre tremble en sa présence ,
 Et l'home à ses pieds abatu ,
 Se voit . . . quelle foiblesse extrême !
 Forcé d'offrir au crime même ,
 L'encens qu'il doit à la vertu.

Dans la Tragédie de ZAIRE, OROSMANE
 son Amant , lui dit qu'il ne l'aime plus , &
 qu'il la regarde avec la dernière indifférence ;
 mais voiant qu'elle verse des larmes , il s'a-

rète, & lui dit, Z A I R E *vous pleurés.* Ceci me rapelle quelques réflexions sur l'égalité des homes, où l'on trouve une *Réticence* qui réveille l'attention du Lecteur, pour la fixer sur les principaux traits du tableau. Voici ces réflexions.

Il y a autant de sources d'inégalités parmi les homes, qu'il y a de passions; l'avarice s'élève au dessus d'eux sur des monceaux d'or & d'argent; l'ambition en triomphe par la force, & par la violence; l'amour subjugué les cœurs & les assujettit à son empire. Ainsi la foible & triste égalité est ou séduite, ou renversée. La supériorité même du génie détruit l'égalité, en régnant sur les esprits. Qui pouvoit résister à l'Eloquence victorieuse de CICERON ou de DEMOSTHENES? Domination bien douce, puisqu'elle est naturelle, & en quelque sorte volontaire. Voilà les sources de l'inégalité parmi les homes... *Mais je me trompe!* Je conois quelque chose de plus fort que l'ambition & l'amour des richesses, je conois un pouvoir plus légitime que celui que s'aroge l'Eloquence; c'est celui que donne la vertu, & qu'elle n'emploie que pour rendre les Homes heureux. L'hommage que les Athéniens rendoient à SOCRATE, étoit d'autant plus flatteur, qu'il ne le devoit qu'à sa vertu. Au milieu des fers il étoit grand & plus libre que les Tirans qui le condamnèrent à mort.

La *Réticence* est une espèce de suspension de sens, mais qui ne se fait pas attendre longtemps. Le mot de l'énigme fuit de près, come dans ces vers,

On chicane sur un fêtu :
 Est-ce un crime d'être entendu ?
 Pourquoi cette contrainte extrême ?
 Est-ce ceci ? . . . non, c'est cela ;
 Eh, de quoi disputés vous là ?
 L'Auteur ne le fait pas lui même.

(*) On trouve dans la Tragédie de DIDON quelques *Réticences* que la passion rend nécessaires. ENE'E apprend avec frémissement à cette Princesse, que les Dieux condamnent son union avec elle, & que le Prêtre a parlé, Etouffe, m'a-t-il dit, une tendresse vaine ;
 Il ne t'est pas permis de disposer de toi ;
 Fuit des murs de Carthage, abandonne la Reine,
 Le destin pour un autre a réservé ta foi.

(*) Dans la Tragédie de PHEDRE. cette Princesse amoureuse d'HYPOLITE, son beau fils, lui déclare sa passion :

*Je parle à mon Amant & mon Cœur ! je m'égare . . .
 Seigneur ma folle ardeur malgré moi se déclare ;*

& come HYPOLITE feint de ne pas l'entendre, elle s'écrie,

Ha cruel ! tu m'as trop entendue !

D I D O N.

Qu'avez vous résolu ?

É N E' E.

Plaignés plutôt mon ame.

Tout parloit contre vous, tout condannoit ma flamme,
Ma gloire , mes fujets , nos Prêtres & mon Fils...

D I D O N,

en l'interrompant ,

N'achevés pas , cruel , vous avez tout promis !

Quelquefois on feint de ne vouloir pas parler d'une chose dont on parle cependant , mais sans s'y arrêter ; ainsi on diroit , je ne ferai pas ici l'Eloge de l'Illustre FONTENELLE ; pour le bien faire il faudroit avoir autant d'esprit qu'il en a : Ses Ouvrages , la renommée & la Postérité le feront mieux que moi.

Un Auteur critiqué injustement pourroit dire encore , je ne répondrai pas à de vils Libelles , où le mensonge & le mauvais goût font leurs efforts pour étoufer la voix de la vérité & de la justice. On trouve une *Réticence* dans ces Vers de BOILEAU , où il parle de Paris :

Quitons donc pour jamais une Ville importune
Où l'honneur a toujours guerre avec la fortune ;
Où le vice orgueilleux s'érige en Souverain
Et va, la Mitre en tête , & la Crosse à la main

Où la science triste , afreuse , délaiffée ,
 Est par tout des bons lieux come infame chaffée ;
 Où le feul art en vogue , est l'art de bien voler . . .
 Où tout me choque enfin , où je n'ofe parler .

Les figures de Rhétorique font come les fleurs d'un Parterre ; elles doivent être rangées chacune à fa place , & il faut en varier les nuances & les couleurs. L'Illuftre ROUSSEAU dit , en parlant de la mort du Prince de CONTI :

Elevons à fa cendre un monument célèbre ;
 Que le jour de la nuit emprunte les couleurs ,
 Soupiron , gémiſſon , fur ce tombeau funèbre
 Arrofé de nos pleurs . . .

Mais que dis je ! Ah ! plutôt à fa vertu fuprême
 Confacrons un hommage & plus noble & plus doux :
 Ce Héros n'eſt point mort , le plus beau de lui même
 Vit encor parmi nous .

Un habile Orateur , après avoir fait un tableau touchant & tragique de la déſolation de *Lisbone* , & de ſes malheureux Habitans , s'arrêta tout à coup , & s'écria : Mais pourquoi tracer à vos yeux l'image de ces horreurs ! Pourquoi vous représenter les triftes meſures de ces Palais magnifiques , détruits & renverſés ! Nous voyons nôtre Ville s'accroître
 &

& s'embélir chaque jour. Nous voïons nos richesses s'augmenter & nos murs s'afermir. *Lisbone* (*) n'est plus qu'un afreux désert, & *Genève* est plus peuplée que jamais. Des torrens fougueux ont ravagé des Provinces entières; leurs habitans troublés, éperdus ne voient de toutes parts que le spectacle de leurs misères. Nous, graces au Ciel, l'abondance est dans nôtre cité, & la prospérité dans son sein. La Guerre cruelle allume son flambeau, le tonnerre gronde & passe sur nos têtes, sans s'y arrêter. Il semble que Dieu même éloigne de nous l'Ange exterminateur, & qu'il ne nous fasse entendre les vents irrités, que pour nous faire mieux gouter les douceurs du calme. N'en doutons point; c'est l'Être suprême qui afermit sous nos pas les fondemens de la Terre, & qui nous fait jouir d'une paix profonde, au milieu de la tempête. Cette liberté spirituelle & temporelle, qui fait nôtre gloire & nôtre sûreté, nous la devons à nôtre Protecteur. Sans son bras puissant, cette foible Nacelle seroit le jouet des vents. C'est la Religion qui est nôtre force & nôtre soutien; sans elle, cet Edifice fragile s'écrouleroit bientôt, & disparoitroit de dessus la Terre.

N

(*) L'an 1532. Lisbone éprouva les mêmes malheurs, elle fut également le centre & le foier des tremblemens qui desolerent le Portugal.

Dieu tient dans sa main le fil de tous les événemens ; il les développe successivement , selon les conseils de sa sagesse. Tous les mortels sont de foibles roseaux dont il dispose à son gré ; il fait des vents ses Anges , & des flames de feu ses Ministres. Il habite dans la Lumière ; les éclairs & le tonnerre sont dans sa main :

Que peuvent contre Dieu tous les Rois de la Terre !
 Ils s'uniroient , en vain , pour lui faire la guerre.
 Pour dissiper leur Ligue il n'a qu'à se montrer ,
 Il parle ; & dans la poudre il les fait tous rentrer.
 Au seul son de sa voix la Mer fuit, le Ciel tremble ,
 Il voit come un néant tout l'Univers ensemble :
 Et les foibles Mortels, vains jouets du trépas ,
 Sont tous devant ses yeux come s'ils n'étoient pas.

R A C I N E .

C'est sur tout dans les circonstances importantes & délicates où nous sommes qu'il convient de remonter à la cause première , la source de tous les événemens. C'est dans ces conjonctures qu'il faut rapeller aux Homes la puissance & la bonté de Dieu , afin d'exciter en eux une sage confiance :

Quel affreux théâtre s'ouvre ,
 A mes timides regards !

Bellone que je découvri
 Arbore ses étendarts ;
 Tout craint , tout fait sa présence ;
 La Terreur qui la devancé
 De l'homme annonce le sort ;
 Déjà son aveugle rage
 Court signaler son passage
 Par le carnage & la mort (*).

Je fai qu'il ne faut qu'une petite étincelle pour allumer un grand Incendie , dont les flammes peuvent venir jusques à nous. Le bras de l'Ange exterminateur peut désoler ces rivages , & détruire nôtre Cité : Que deviendrons nous , grand Dieu ! quelle terreur , quelle consternation , si nos Biens, nos Femmes nos Enfans, nôtre Patrie , nous étoient enlevés , & devenoient la proie de nos ennemis ! Pour dire quelque chose de plus, quelle ne seroit pas nôtre affliction , si le divin flambeau de la Religion nous étoit ravi, & si cette lumière céleste étoit transportée ail-

N 2

(*) Si la Poësie & la haute Eloquence font quelquefois usage 'des figures les plus fières & les plus sublimes , elles emploient aussi quelquefois des images tendres & gracieuses, come celle-ci : „ Un Homme sage ne se glorifie pas plus de la superiorité de ses talens , que le Rossignol de l'harmonie & de la beauté de sa voix , le Printems des fleurs , & l'Autonne de ses fruits.

leurs! Mais je m'arrête... mon ame pénétrée, oppressée de ces horreurs, n'en peut soutenir la vue ni les exprimer. Détourne, Dieu puissant, ces funestes présages. Sois toujours nôtre Protecteur & nôtre Père : Mais si dans la rigueur de tes jugemens, tu nous donois à choisir, come à DAVID, entre tes fléaux terribles, nous préférions la Peste, la Famine, la Guerre même, & les horreurs, à ces tremblemens de terre, qui ouvrent subitement sous nos pieds un affreux abime, auquel nous ne pouvons échapper. Il est certain que rien n'est plus propre à exciter de grands mouvemens dans nôtre ame, & à mettre dans nos Discours de la véhémence, du feu, & des figures nobles, touchantes & énergiques, que le souvenir des châtimens & des bienfaits de l'Etre suprême.

Quand Dieu par plus d'éfets montre-t'il son pouvoir,
 Auras tu donc toujours des yeux pour ne pas voir ?
 Peuple ingrat ! Quoi toujours les plus grandes mer-
 veilles ,
 Sans ébranler ton cœur , fraperont tes oreilles !

R A C I N E.

Ecoutez un autre Poète, peut-on parler de la Majesté de Dieu, d'une manière plus sublime ?

Loin d'ici, profanes mortels !

Vous dont la main impie a dressé des Autels ,
 A des Dieux impuissans que le crime a fait naitre ;
 Qu'aux accens de ma voix tout tremble en l'un
 vers ;
 Cieux , Enfer , Terre , Mer , c'est vôtre auguste
 Maitre ,
 Que je vai chanter dans mes Vers.

Je sai que certains Philosophes prétendent, que Dieu agit toujours conséquemment à des Loix générales & primitives ; mais n'a-t-il pas le pouvoir de les faire servir à l'exécution de ses desseins , selon l'ordre de ses décrets éternels ? L'argile n'est-elle pas flexible & docile sous la main de l'ouvrier ? L'artiste ne peut-il pas mouvoir à son gré les ressorts de sa pendule ? Qui peut borner la puissance du Créateur , & lui résister ? Il n'a qu'à dire, *Fils des Homes retournés* , & soudain ils rentrent dans la poudre. *Il pèse les Montagnes au crochet , & les Coteaux à la balance* ; le monde entier n'est dans sa main que come un grain de poussière. A sa voix redoutable , les pivots de la Terre sont ébranlés , ses entrailles sont déchirées & consumées , come par un feu dévorant , sa surface est soulevée avec violence ; la Terre , & tout ce qu'elle contient , est renversée , & s'éroule avec un bruit de tempête. Nos yeux l'ont vû , & nos oreilles

l'ont entendu avec horreur ; quelques secouffes de plus , ce fragile théâtre, sur lequel les mondains voudroient établir des tabernacles éternels , étoit englouti , & disparoittoit pour jamais. Ce globe chancelant est suspendu , & flote , pour ainsi dire , entre deux fleuves , qui le menacent également , quoique contraires , un abime d'eau , & un abime de feu , qui peuvent le couvrir , le dévorer & le consumer dans un instant. Non , il n'y a rien d'inaltérable , rien d'éternel , que le Souverain de l'univers , que celui qui l'a créé & qui le gouverne , que Dieu même.

Il est , & par lui seul tout Etre a pris naissance

Le néant existe à sa voix ;

La nature & les temps agissent par ses Loix ;

Tout adore en tremblant sa suprême puissance.

Invisible & présent, on le trouve en tous lieux ;

Il remplit la Terre & les Cieux ;

Par lui tout se meut , tout respire ;

Sa durée est l'éternité ,

Et les bornes de son Empire

Sont celles de l'immensité.

Ces Réflexions m'ont entraîné un peu loin de mon sujet , mais j'espère qu'on pardonnera ce petit écart , au tems & à la convenance ; d'ailleurs , come elles sont remplies de figures de toutes les sortes , elles ne sont point étran-

gères à la matière que je traite & peut-être ne pouvoit-on guères mieux les placer.

La Métaphore dit le Père BOUHOURS, est une source d'agrémens & de richesses. Rien ne flate peut-être plus l'esprit que la représentation d'un objet, sous une image étrangère. Ce qui ne touche pas de soi même, surprend & émeut sous un habit étranger, qui frappe, & lui donne de l'éclat. Mais on ne doit employer les figures, qu'au défaut des expressions propres, pour varier le Discours, & lui donner plus de graces, de force, & d'énergie. Ce sont des couleurs destinées à donner du lustre au tableau, mais qui ne doivent pas en faire le fond. Toutes les *Métaphores* sont une espèce de comparaison, qui doit peindre fidèlement l'original. Ainsi M. de VOLTAIRE compare des gens de Lettres, unis entr'eux plus par leurs vertus & leur amitié, que par la conformité de leur goût & de leurs talens, à des arbres entrelassés les uns dans les autres, qui s'appuient & se soutiennent réciproquement.

A leurs pieds, quelle horreur ! on voit de vils serpens
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser les racines.

Peut-on mieux caractériser l'envie, & la jalousie !

Il fait dire à ARONS, Ambassadeur de PORTSENNA, en parlant des Romains.

Ces Lions, que leur maître avoit rendu plus doux,
Vont reprendre leur rage, & s'élaner sur nous.

Je reviens au caractère particulier de la *Réticence*, qui consiste à ne dire qu'à moitié ce qu'on a dessein de tracer, & à laisser deviner le reste; le sens demeure come suspendu; c'est ainsi que le *Misanthrope* de MOLIERE, dit à un mauvais Poète, qui lui demandoit son avis sur ses Vers, que le MISANTROPE trouvois très mauvais, ce qu'il ne faisoit que trop conoitre,

Je ne dis pas cela, & come le Poète continuoit à le presser, pour savoir son sentiment, il s'explique encor mieux; mais s'apercevant que sa franchise déplaïsoit fort à celui qui l'interrogeoit, il répète la même chose & dit encore, *je ne dis pas cela* (*), en s'interrom-

(*) Come l'ami de MISANTROPE lui reprochoit d'avoir répondu avec trop de rudesse, au Poète, qui lui monroit son Sonnet, le MISANTROPE lui réplique,

*Je soutiendrai toujours que ses Vers sont mauvais,
Et qu'un home est pendable après les avoir faits.*

J'ai connu un Home plus Misanthrope que celui de MOLIERE, qui condannoit à la mort, ou aux galères tous les Poètes, sans aucune exception. Il ne faisoit pas honneur à son jugement.

pant lui même , pour ne pas trop heurter les bienfeances.

Dans la Tragédie de PHEDRE , THESE'E prévenu fortement contre son Fils HYPOLITE le traite de perfide & d'adultère ; ARICIE , qui conoissoit son innocence , répond à THESE'E :

Prenés garde , Seigneur , vos invincibles mains ,
Ont de monstres sans nombre , afranchi les humains.
Mais tout n'est pas détruit , & vous en laissés vivre,
Un. . . vôtre Fils Seigneur , me défend de pour-
suivre ,

Instruite du respect qu'il veut vous conserver

Je l'affigerois trop si j'osois achever :

J'imite sa pudeur , & fuis vôtre présence ,

Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

La *Réticence* est bien marquée après ce mot
Un : On voit qu'ARICIE, craint de continuer.

M. de VOLTAIRE , dans son Poeme de la HENRIADE , emploie souvent cette figure , avec succès : Voici une *Réticence* manifeste.

HENRI III. étant prêt de mourir du coup dont le fanatique CLEMENT venoit de le frapper , avertit HENRI IV. son Successeur , qu'il étoit menacé du même péril ; il semble lui prédire sa fin tragique :

Vous conoissés la Ligue , & vous voies ses coups ;
Ils ont passé par moi , pour aller jusqu'à vous.

Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare. . .

Juste Ciel ! épargnés une vertu si rare.

Après ces mots, une main plus barbare, ce Prince s'arrête tout à coup.

L'illustre RACINE, dans la Tragédie de BRITANICUS, se sert d'une *Réticence* à peu près semblable. Voici come AGRIPINE parle à NERON son Fils,

J'eus soin de vous nommer par un contraire choix,
Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix ;
Je fus fourde à la brigue, & crus la renommée,
J'appellai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même SENEQUE, & ce même BURRHUS,
Qui depuis. . . Rome alors estimoit leurs vertus.

La *Réticence* exprime quelquefois plus, en laissant entendre au delà de ce qu'elle dit, que si elle s'expliquoit d'avantage. Ainsi quelqu'un disoit, en parlant d'un mauvais Critique, je lui repliquerois, s'il avoit assés de goût, & d'intelligence pour m'entendre, ou assés d'équité pour me rendre justice. Un Home grossier & partial. . Mais mon silence expliquera mieux mes sentimens que ma plume,

Et tout ce qui n'est d'aucun prix,
Ne mérite que le mépris.



MES MOMENS HEUREUX, *par Mde. de L***.*

A MON BONNET.

SEVERITE', Justice & Indulgence sont des quantés, sans lesquelles il n'y a point de véritable Ami : Je les ai toujours-trouvées en vous, O MON BONNET, & c'est en reconnaissance des services que vous m'avez rendus, que je vous dédie aujourd'hui le fruit d'une solitude délicieuse & des jours heureux, que vous m'avez fait passer. Puis-je, en éfet me rapeller, sans atendrissement, l'art avec lequel vous me la rendiez chaque jour plus agréable, par la diversité de vos réflexions ? Combien de fois ne me suis-je pas repentie de ne vous avoir point consulté, ou d'avoir fait semblant de ne vous pas entendre ?

Par une défiance injuste, à laquelle, **PAUVRE BONNET**, vous n'aviez jamais donné lieu, je rejettois vos avis salutaires, pour en suivre d'autres, presque toujours dictés par des intérêts, qui n'étoient pas les miens. Avouërai-je tout ? Oui, sans doute ; c'est la réparation que je vous dois, & d'après laquelle je jure de n'écouter jamais que vous. Un Etre, Ami de la sagesse & de la vérité, vous aperçût un jour, malgré les éforts que je faisois

fans cesse pour vous empêcher de paroître : Tel étoit mon aveuglement ! Il conçût de vous bone opinion ; il m'en parla.

Je souris, je crois, d'un air assés méprisant ; il prit mieux son tems , & profita d'un service important que vous veniez de me rendre , presqu'à mon insçu , pour me faire sentir tout ce que vous valiez. Il fit ce que l'expérience même n'avoit pû faire ; il me dessilla les yeux.

La force de la vérité, MON BONNET , n'oblige encore d'ajouter , n'en déplaît à vôtre modestie, que je ne suis heureuse que depuis l'instant que j'ai comencé à vous rendre justice. Quelques frivoles que soient en apparence la plûpart des Morceaux renfermés dans ce Recueil , j'ose vous en faire l'hommage. Ce sont des écarts que vous m'avez permis ; ce sont les délassemens d'une méditation plus sérieuse , où vous m'avez souvent fixée des heures entières.

Vous avez guidé ma plume ; guidez aussi le sentiment de mes Amis , auxquels seuls j'abandonne la lecture de ce que j'appelle *Mes Moments heureux*.

MON PORTRAIT.

JE vais me montrer telle que je suis. Je commencerai par le côté qui plaira le plus à mon

sexe ; j'ai trente ans. Je ne suis point jolie ; je ne suis cependant pas laide. Je suis petite, maigre, très bien faite. J'ai l'air jeune, sans fraîcheur ; noble, doux, vif, spirituel & intéressant. Mon imagination est tranquile. Mon esprit est lent, juste, réfléchi & sans suite. J'ai dans l'ame de la vivacité, du courage, de la fermeté, de l'élévation & une excessive timidité. Je suis vraie, sans être franche. La timidité m'a souvent donné les apparences de la dissimulation & de la fausseté ; mais j'ai toujours eû le courage d'avoüer ma foiblesse, pour détruire le soupçon d'un vice que je n'avois pas.

J'ai de la finesse pour arriver à mon but & pour écarter les obstacles ; mais je n'en ai aucune pour pénétrer les projets des autres.

Je suis née tendre & sensible, constante & point coquette.

J'aime la retraite, la vie simple & privée : Cependant j'en ai presque toujours mené une contraire à mon goût ; ma timidité aiant souvent fait de mes Amis des Tirans, & mon caractère leger & confiant m'aiant empêché long-tems de m'en apercevoir.

Je suis très ignorante. Toute mon éducation s'est bornée à cultiver des talens agréables, & à me rendre habile dans l'art de faire des Sophismes. Il faut que j'aie l'ame bien honête & un assez grand fonds d'esprit, pour

n'être pas un fort mauvais sujet , & pour ne pas paroître une affés sotte enfant.

Une mauvaife fanté & des chagrins vifs & répétés ont déterminé au sérieux mon caractère , naturellement très gai.

A tout prendre , je m'aimerois affez come je fuis , fi je n'avois été fouvent malheureufe par ma faute. Je croiois toutes les ames honnêtes ; je me livrois à la confiance , à l'amitié , & je ne concevois pas qu'on pût abuser de ma bone foi. Quand je ne pouvois plus me le diffimuler , j'en étois affligée pour l'humanité ; médiocrement pour moi , & le chagrin en duroit peu ; ce qui tient cependant plus à mon caractère qu'à mon ame.

La facilité avec laquelle on m'a vû former des liaifons & les rompre , m'a fait paſſer pour inconfiante & capricieufe : L'on a attribué à la légéreté & à l'inconféquence une conduite fouvent forcée , dictée par une prudence tardive & quelquefois par l'honneur.

Je fuis beaucoup plus affectée du bien que du mal. Ceux qui m'ont doné le plus fujet de les hair , ne m'occupent point. Leur préſence me gêne ; mais je ne leur veux point de mal. Je fuis facile à vivre. Je ne fuis point exigeante. La tranquillité fuffit prefque à mon bonheur. Je fuis heureufe de tout le mal qu'on ne me fait pas.

J'aime mes Amis pour eux , & mes En-

fans pour moi. La bouffole de mes sentimens à l'égard des derniers est jusqu'à présent la satisfaction qu'ils me donnent.

Je ne médis jamais de personne , pas même pour ma défense; mais je n'ai pas eû le courage de faire taire les médifans.

Tous mes Amis ont eû droit à mon secret, mais j'ai toûjours été impénétrable sur celui des autres; moins par discrétion naturelle, que par respect pour le dépôt confié.

Il n'y a guères qu'un an que je comence à me bien conoitre.

Le peu de fuite que j'ai dans le caractère a retardé l'utilité que je me promettois de mes découvertes. Les premiers pas cependant étoient les plus difficiles; je les dois à l'amour propre. Il étoit le principe de ma timidité, il sert aujourd'hui à me garantir de ses inconveniens, en se révoltant contre elle. Il m'a délivrée de la tyrannie, & fans me faire concevoir la fole espérance d'être parfaitement sage, il me fait prétendre à devenir un jour une femme d'un grand mérite.



HISTOIRE

D'INCKEL ET D'YARIKO.

Iere PARTIE, rapportée dans le Spectateur, dont M. GELLERT a donné une Traduction en Vers Allemans.

PRECIS de la Iere PARTIE.

INCKEL, jeune Anglois, dans le dessein de s'enrichir par le Négoce, part pour les Indes Occidentales. Le Vaisseau qu'il monte, manquant de vivres, relâche dans un petit port brute, sur la Côte de l'*Amérique*. On prend terre; nôtre jeune home est témoin du massacre de ses camarades, ataqués par des Indiens, cachés dans une embuscade. INCKEL a le bonheur d'échaper & de fuir. Une jeune Indienne vient le trouver, & lui rend toutes sortes de services. Ils ne tardent pas à s'aimer. Cette fille le nourrit, pendant plusieurs mois, & parvient à le dérober constamment à la fureur des Indiens. Dans les transports de son amour, INCKEL promet à sa maitresse de l'épouser, s'il a jamais le bonheur de pouvoir la conduire dans sa patrie. Quelque tems après,

après, YARIKO aperçoit un navire : Ils font l'un & l'autre des Signaux, font reçûs sur le vaisseau, qui est Anglois, & font voile aux *Barbades*. INCKEL, arrivé au premier port, calcule le tems qu'il a perdu pour l'augmentation de son capital, & l'amour du gain l'emportant sur toute autre considération, il vend la pauvre YARIKO, qui étoit enceinte, à un Marchand d'Esclaves.

INCKEL ET YARIKO.

II. PARTIE, par M. GESNER de ZURICH.

MUSE, viens m'inspirer ! Je veux chanter la seconde partie de l'Histoire d'INCKEL & d'YARIKO. Si le Lecteur ne voit cette fille arrachée à son triste sort, il restera en proie à l'horreur; son ame sera douloureusement affectée, s'il ne trouve enfin dans INCKEL la trace du repentir, & un caractère d'humanité. Ce caractère n'est jamais tellement éfacé du cœur de l'homme, qu'il n'éprouve quelque retour à la vertu, & cette crainte salutaire qui naît des remords. Le germe de bonté qu'il porte en lui, peut se faire jour au travers de l'ivresse des passions. Je chante donc la délivrance d'YARIKO & le repentir d'INCKEL.

YARIKO fut vendue, par son cruel Amant,



au Gouverneur de l'Isle , qui n'eût pas plutôt appris l'Histoire de ses malheurs , & l'infidélité d'INCKEL, qu'il ordona au Chef des Esclaves de courir après lui & de le lui amener. *Je veux*, dit-il , *que ce monstre subisse cinq années d'esclavage , pour la juste punition de son crime.*

Cependant INCKEL étoit resté sur le rivage , enseveli dans une profonde rêverie : *Qu'ai-je fait* , s'écrioit-il ! *J'ai vendu à vil prix celle qui a sauvé mes jours , celle qui m'aimoit si tendrement ! . . .* La vue de cet argent, gagné par un forfait, n'est plus pour lui qu'un objet d'horreur ; il le rejette avec indignation. *Où suis-je , malheureux ! . . . Oui , mon crime est affreux . . . Mais il est comis . . .* Je l'ai vendue à un bon Maître , qui la traitera avec douceur . . . Ah ! je ne le prevois que trop , le souvenir de cette indigne action va empoisonner le reste de mes jours. *Mais comment la réparer ? . . .* A ces mots , il porte sa main, encore avide , vers cet argent qu'il desire & qu'il déteste ; un frissonnement affreux s'empare de son corps ; un torrent de larmes coule de ses yeux.

Ne me done point à d'autres , ne m'abandonne pas . . . je ne refuse point d'être ton Esclave ; tu me verras supporter avec joie les travaux les plus rudes , pourvu que je sois avec toi , que je jouisse toujours de tes regards . . . Oui , prends

moi pour ton Esclave & avec moi le malheureux fruit. . . le malheureux fruit de ton amour. Voilà, disoit-il, voilà ses dernières paroles ; voilà le triste adieu qu'adressa sa bouche tremblante , au plus coupable des homes. INCKEL devient pale ; une sueur d'angoisse inonde son front ; ses genoux chancelent. Tel est l'éfroi d'un home , qui veut arerter à l'innocence d'une jeune beauté , lorsque tout à coup la foudre tombe à ses côtés , & écrase l'arbre sous lequel il projettoit de comettre le crime.

INCKEL étoit dans cet état d'anéantissement , quand les Chefs des Esclaves vinrent le saisir, *scelerat*, lui, dirent ils, *le Gouverneur te punit, & te punit légèrement; il te condamne à cinq années de servitude. Quite sur le champ tes habits; voici ceux qui te conviennent.* INCKEL se dépouille de ses vêtemens , & en prenant ceux des Esclaves, les larmes couloient le long de ses joues. *Ce châtiment est doux, s'écrioit-il, mon crime est effroyable? Heureux encore qu'il soit venge! Le souvenir m'en deviendra peut être moins douloureux. . .* On l'habille en Esclave ; on le traîne au travail ; il se foumet sans murmure , & se croit plus tranquile , depuis qu'il est puni.

De son côté, la tendre YARIKO pleuroit toujours l'infidélité de son Mari. Le Maître , à qui elle avoit été vendue , eût pour elle tou-

tes fortes d'égards ; peu après il la combla de présens , & la fit partir sur un Vaisseau , pour le rivage où elle avoit reçu le jour. Triste, abatüe, elle considère la rapidité avec laquelle le Vaisseau fend les ondes , & ses yeux humides ne quittent point la Côte , qui disparoit. Le Pilote la voiant plongée dans cette sombre rêverie , l'aborde , & lui dit : YARIKO , *pourquoi ton ame est elle en proie au chagrin ? N'as-tu pas plutôt sujet de te réjouir , puisque nous te ramenons dans ta Patrie , & que nous t'arrachons à une Contrée , où l'on t'a sacrifiée , où l'on t'a vendüe ?* Moi me réjouir , répondit cette Fille ! *Hélas j'abandonne sur le rivage , qui fuit devant nous , un Amant infidèle. . . Je le quite , sans avoir même la consolation d'arroser son visage de mes larmes. . . Oui , quand même le cruel m'eût repoussée , j'eusse fait un heureux effort pour le serrer encore une fois entre mes bras. Ah ! dîtes moi. . . où est-il , ce trop cher & trop perfide Amant ?* „Le Gouverneur „ de l'Isle , *reprit le Pilote* , vous a vengée & „ l'a condanné à cinq ans d'esclavage. Je „ l'ai vüau milieu d'une troupe d'Esclaves , „ fu tombant sous le fardeau du travail.

Malheureux INCKEL ! dit-elle , *oh pourquoi m'as tu conüe ? Tu ne subirois pas à présent le châtement d'un crime. Mais , mon Ami , dis-moi , coment suportoit il ce triste état ? Que faisoit-il ? Que disoit-il , au milieu des Esclaves*

où tu l'as vu ? „ Quand je l'aperçû, repartit
 „ le Pilote, il travailloit, le corps courbé
 „ sur terre ; puis tout à coup se relevant ,
 „ il confideroit ses habits d'Esclave, sa
 „ hache, & pleuroit. ” *Livrée de l'indi-*
gence, s'écrioit-il, vous êtes aujourd'hui
 mon plus riche ornement ; & toi, ô ma
 hache, ma main s'enorgueillit de te manier, plus
 qu'elle ne feroit de porter un sceptre. Ah ! Si
 quelque raïon de joie peut éclairer encore ma
 triste vie, je le dois au plaisir que je goûte dans
 la punition de mon forfait. O YARIKO ! . . .
 ô ma chère Maitresse ! Mais qu'osai je dire,
 malheureux ! Comment ma bouche peut elle profa-
 ner le nom d'une fille, qui a de si affreux repro-
 ches à me faire ! „ Tel étoit le langage de sa
 „ douleur, & les Esclaves, compagnons de
 „ son infortune, quitoient leur travail, &
 „ l'écoutoient apuiés sur leurs haches. Amis,
 „ leur disoit-il, si toutefois ce nom peut sortir
 de ma bouche, s'il m'est permis d'appeller quel-
 qu'un mon ami, mais j'ai manqué d'humanité,
 quel homme voudroit me le permettre ? Méprisés,
 abhorés moi, tous tant que vous êtes, je suis l'o-
 probre de la Nature ; je n'ai d'humain que la
 figure. . . & je ne suis pas digne d'en porter
 le sacré caractère. Hommes détestés moi, fuïés
 moi come un monstre, qui n'appartient pas à vô-
 tre espèce. Ecoutez, & frémiffés :

Sur ce rivage lointain une jeune & belle fille

a jointé mes jours : Elle m'a tendrement aimé ; je lui p'omis de la conduire dans ma Patrie , & de lui faire trouver dans mes bras la récompense de tous ses bienfaits. Une reine de confiance & de tendresse , elle me suit sur les ondes : Nous abordons ici , & ici ; (tremblez au détail de la plus noire ingratitude ,) ici je l'ai vendue pour être Esclave , & avec elle le gage de notre union , le malheureux enfant qu'elle portoit dans ses flancs. Que de larmes elle répandit ! Que de marques de desespoir me donnoient ses mains étendues vers le Ciel & vers moi ! Ayez moi en horreur . . . Je ne suis plus fait pour vivre avec les homes. Oiseaux , ne chantés pas quand je travaille ; fuyés l'endroit où je suis , comme un desert qu'infestent les cadavres.

YARIKO sanglota à ce récit ; elle croise ses mains sur sa tête , & se désespère , à mesure qu'elle s'éloigne de la Côte. INCKEL . . . mon bien aimé . . . tu pleures ton injustice . . . tu pleures ! Ah ! je te la pardone. Pourquoi méloign-je de toi ? Ne te reverrai-je jamais . . . & l'Enfant que je porte est-il condamné à ne jamais sourire dans tes bras paternels , à ne jamais béguier le doux nom de Pere ? Ah ! que ne puis-je , à tes côtés , partager la moitié de ton malheur , & quand tu serois epuise-de fatigue , essuier la sueur de ton front. Ce furent là les plaintes d'YARIKO. Cependant on perd le rivage de vue ; les yeux n'aperçoivent plus que l'im-

menfité de la Plaine liquide , & enfin elle voit , à travers un brouillard épais , fortir de loin le rivage natal.

Le fort d'INCKEL étoit toujours le même ; la triste penfée de fa méchanceté avoit creufé des rides fur fon front ; le repentir & les remords , le fouvenir des vertus & de la tendrefse d'YARIKO avoient ralumé l'amour dans fon cœur. *Où es tu , YARIKO ? Je t'ai perdue pour jamais , & toi , mon enfant ! . . . Jamais il ne me nommera fon Père . . . fi ce n'est peut-être pour fremir d'horreur , quand tu lui apprendras combien ce Père fut barbare . Que je fuis à plaindre . Ce que j'ai de plus cher au monde ne peut fe rapeller mon idée , qu'avec tous les transports de la haine & du defefpoir ; & lorsque mon nom échapera à leur voix plaintive , autour d'eux tout recevra l'empreinte de l'épouvante .*

Le malheureux INCKEL vécut ainfi un an entier. Un foir il étoit couché fous un arbre , au clair de la Lune , & il verfoit des pleurs. Un Chef d'Efclaves vient le trouver , & lui ordone de le fuivre. Il le conduit au Jardin du Gouverneur de l'Isle. „ INCKEL , lui dit „ ce Gouverneur , tes remors & ton repentir ont fléchi le Ciel ; on vient de m'apporter „ les préfens les plus riches , pour ta rançon. INCKEL l'écoute triftement ; la douleur qui fiége dans fon cour & fur fon front , en défend l'entrée à tout fentiment de joie. „ Eh

„ quoi ! lui demande le Gouverneur , tu ne
 „ ressens aucune satisfaction de recouvrer la
 „ liberté ? *Seigneur* , répondit INCKEL , les
 yeux baissés & mouillés de larmes , *coment
 mon ame pourroit-elle s'ouvrir à la joie & à
 l'espoir d'obtenir grace du Ciel ? Infortuné ! les
 soupirs continuels d'une Maitresse trahie , les
 cris d'une innocente Créature ne se reproduisent
 ils pas tous les jours pour m'acuser ? Moi je sen-
 tinois ce doux tressaillement du plaisir , moi qui
 suis rongé de l'horreur que je m'inspire à moi-
 meme ! Ou trouver le bonheur ? Que dis-je , ou
 trouver le repos ? En est-il encore pour moi ?
 Ah ! plutôt d'igné , permettre , Seigneur , que je
 reste accablé sous le chatiment de mon crime ,
 d'igné permettre que je reste vôtre Esclave.*
 INCKEL se tût ; aussitôt les branchages de
 quelques arbres , qui étoient proches de lui ,
 s'agitèrent ; une personne en sortit avec préci-
 pitation ; c'étoit YARIKO , superbement vêtue ;
 des plumes de différentes couleurs garnif-
 foient sa robe ; ses cheveux étoient entrelacés
 de fleurs ; un jeune enfant reposoit sur ses
 bras. *Ah ! mon cher INCKEL* , s'écria-t-elle , en
 sanglottant , & elle court à lui , le presse con-
 tre son enfant & contre son sein. *Ah ! cher
 Amant , ne te refuse pas à mes caresses ; c'est moi
 qui te rachète de l'Esclavage : Voici ta fidèle
 Epouse ; voici le bel Enfant qui te doit le jour.*
 INCKEL tombe à ses genoux , les embrasse ;

le faiffement lui ôte pendant quelque tems l'usage de la parole. *Ah ! YARIKO. . . tendre Epouse . . . tu ne recules pas d'epouvante à ma vue ! Ô c'est toi qui me done la liberté ! Quoi tu peux aimer encore si tendrement un home , qui à comis la plus déteftable trahifon ; un home qui est indigne que tu laiffes tomber sur lui un regard , fi ce n'est un regard de haine Ô de mépris ! . . .*

„ Lève-toi , mon bien aimé , teprit YARIKO ,
 „ ne difère plus d'embraffer ton Epouse , & de
 „ doner à nôtre Enfant la bénédiction pater-
 „ nelle.



AUX EDITEURS.

Sur le dessèchement des Marais.

MESSIEURS,

JE viens de lire une Dissertation sur le dessèchement des Marais, dans le Recueil de la Société Oeconomique de Berne (Tom. II. 2me partie.) J'y ai vû un moien sûr & peu couteux de dessécher les Marais d'Anet & des lieux circonvoisins. J'ajouterai, que le même moien serviroit à dessécher les Marais des environs d'Yverdon, de Mathou, d'Orbe, de Chavorney jusques à Entreroche. L'Auteur de cette Dissertation, ignorant la situation des lieux, & parlant d'après un autre, n'a pas connu toute l'étendue du plan de M. DE RIVA, qu'il propose, & n'a pas pû en faire sentir tous les avantages. Il est à souhaiter, que M. DE RIVA, qui a tant nivellé tout le terrain, & qui a déterminé la hauteur des trois lacs de Bienne, de Neuchâtel & de Morat, & par conséquent celle des rivières, qui y entrent & qui en sortent, publie son Mémoire. On y verra la facilité de l'abaissement du lit de la Thielle vers Bruck & tous les éfets, qui doivent nécessairement en ré-

sulter , & tout cela déterminé par des calculs précis , que l'Auteur de la Dissertation a ignorés , n'ayant sans doute oui parler de ce projet qu'en gros. Ce qui me persuade encore que cet Auteur n'a pas vû le Mémoire même de M. DE RIVA , c'est qu'il ne lui rend point la gloire de l'invention , qui est due à ses travaux & à sa sagacité. Il est très à souhaiter , que cet habile Mathématicien , ce Machiniste si célèbre , publie son projet ; pour le dessèchement de ces Marais , & on doit l'y inviter très sérieusement. L'approbation que l'illustre Société Oeconomique de Berne a donnée à la Dissertation , qui vient d'être publiée , & dont le principal mérite est l'esquisse de ce projet , assure à M. DE RIVA l'approbation la plus distinguée de la part de cette Compagnie & du Public.

Je suis &c.

LAUSANNE.



NOUVELLES LITÉRAIRES.

LA Société Oeconomique de Berne, aiant tenu son Assemblée générale le 6 de ce Mois, pour ajuger les Prix de l'Année 1761, a décerné le premier Prix, *sur les Labours pour les Grains d'hiver*, à M. Jean BERTRAND, Pasteur à Orbe. M. Jean STAFFER, Diacre de l'Eglise de Diesbach, a remporté le Prix de la seconde Question, *sur les Prairies Artificielles*.

Pour l'Année 1762 la Société propose, pour première Question: *S'il seroit avantageux de partager les Paturages communs, & quelle seroit la méthode la plus avantageuse & la plus facile de faire ce partage.*

L'objet de la seconde Question est de déterminer: *Comment le nombre des Bêtes à laine pourroit être augmenté en Suisse, & leur espèce rendüe meilleure?*

Pour l'Année 1763. on propose cette Question: *Quelle est la meilleure méthode d'élever la jeunesse à la Campagne, pour la former à l'Agriculture?*

La Société donera en outre une Prime de Dix Ducats au Cultivateur qui, dans un demi arpent, recueillera le plus de Lin & le

plus beau. Elle distribuera de même diverses Primes , à ceux qui fabriqueront les meilleures Toiles, selon les conditions d'un Imprimé, qui sera distribué en son tems. Il y aura aussi des Primes, pour les Séranciers & les Fileuses.

UNE Feuille périodique, très utile pour la santé, qui a comencé en 1761. & que nous avons anoncé dans un de nos Journaux de cette Année là, continüe à paroître chaque Semaine, avec beaucoup d'aprobation. Elle s'imprime à *Bouillon*, & on peut la trouver aux Bureaux des Postes d'*Allemagne*, de *Hollande*, des *Pais-Bas*, d'*Italie*, & en *Suisse*, au Bureau des Postes de *BERNE*: Elle est intitulée, *Gazette salutaire, composée de ce que contiennent d'intéressant pour l'humanité les Livres nouveaux, les Journaux & autres Ecrits publics, concernant la Médecine, la Chirurgie, la Botanique, la Chimie &c.*

L'Auteur de cette Feuille, qui est très bien écrite, paroît fort entendu dans les Matières qu'il traite. Il rapporte des cas extraordinaires; la manière dont ils ont été traités &c. Il donne des Dissertations intéressantes sur diverses Maladies; des Remèdes simples & d'une exécution facile; des conseils sur un régime, convenable à la santé, &c. Nous

extrairons de tems en tems de cette Feuille; ce qui nous paroitra être utile à la Société.

Les Feuilles N^o. III. N^o. IV. & N^o. V. de cette Année, contiennent des Préceptes très salutaires pour un régime de vie propre à la santé: Ces Préceptes sont relatifs au temperament, à l'âge, aux forces, au genre de vie, & au climat. On indique les Alimens convenables aux *sanguins*, aux *biliaux*, aux *phlegmatiques*, aux *pituiteux*, aux *melancoliques*, aux *Femmes*, aux *enfans*, à ceux qui sont dans *l'âge de puberté*, dans *l'âge viril*, dans la *vieillesse* &c. Ce Morceau entrant dans un grand détail, nous renvoions ceux qui aiment la santé, à consulter les Feuilles mêmes: Ils y puiseront très certainement des directions aisées & propres à conserver un trésor si précieux.

Et come la Saison où nous sommes exige des précautions à cet égard, nous extrairons ici, ce que l'Auteur dit sur l'Hiver, dans la Feuille N^o. IV.

DE L'HIVER.

ON pouroit distinguer trois tems principaux dans cette Saison. Dans le premier, elle tient de la précédente, c'est à dire, qu'elle est humide & froide. Dans le second, c'est l'hiver propre, & l'air pour

„ Pordinaire est sec & froid Le troisiéme en-
 „ fin a quelque chose de la Saison suivante &
 „ les jours sont de tems en tems égaies &
 „ animés par une douce chaleur.

„ Les maladies, qui se manifestent au co-
 „ mencement de l'Hiver, sont les maux de
 „ tête, rhume de cerveau, maux de gorge,
 „ maux de dents, ensuite viennent les rhu-
 „ mes de poitrine, toux, pleurésies, périp-
 „ neumonies, enrroument, maux d'yeux,
 „ maux de reins; les létargies, vertiges &
 „ apopléxies sont aussi très comunes dans
 „ cette Saison. HIPP. III. Aph. 22.

„ Le froid crispant les fibres, les rappro-
 „ chant les unes des autres, fait rentrer la
 „ chaleur en dedans; delà l'insensible trans-
 „ piration est beaucoup moindre en hiver,
 „ qu'en toute autre tems, pendant le jour seu-
 „ lement: (car la transpiration est plus
 „ grande la nuit en hiver qu'en été. GOR-
 „ TER.) Le ventre est plus ferré, l'envie d'u-
 „ riner est plus fréquente, l'appétit est plus
 „ vif, on mange d'avantage, & la digestion
 „ se fait beaucoup mieux.

„ Il faut manger beaucoup en hiver, boire
 „ peu, mais des liqueurs fortes; se nourrir
 „ de pain, de chaire bouillie, & modéré-
 „ ment de légumes; choisir tout ce qui est
 „ chaud, & modérément échaufant. Toute
 „ action échaufante est moins pernicieuse en

ce tems qu'en toute autre Saison. CELSE,
Liv. I. cap. 3.

Il faut travailler, s'exercer & se nourrir beaucoup en hiver, surtout si la constitution de cette Saison est Septentrionale, sèche & froide, & si les vents du Nord règnent : Si l'hiver au contraire est doux, il ne faut rien diminuer du travail ni de l'exercice, mais se retrancher seulement de la nourriture. On tiendra le corps d'autant plus sec, qu'il fera plus humide, & par la même raison, il fera à propos de le tenir d'autant plus chaud, que l'hiver fera plus froid, par l'exercice, l'usage des alimens nourissans, des liqueurs fortes, principalement du vin. ORIBASE, *Eupor. I. cap. 10.*

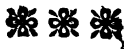
Le froid se fait surtout sentir aux extrémités ; c'est donc ces parties qu'il faut exercer ; c'est dans ce tems qu'il est bon de faire des armes, & que le jeu de paume est très avantageux ; c'est dans ce tems qu'il est utile de marcher beaucoup. C'est la Saison des bals & des danses ; c'est aussi le tems où cet exercice convient le mieux.

VOICI UN BAUME bien simple, que l'on assure excellent pour toutes sortes de Plaies, tiré aussi de la Feuille N^o. IV.

On fait chauffer une broche ; quand elle est rouge on la met dans du lard ; on reçoit
dans

„ dans un bassin la graisse qui tombe ; ensuite
 „ en la lève 8. ou 10. fois jusqu'à ce qu'elle
 „ devienne aussi blanche que la neige. On
 „ en charge des plumaceaux & des morceaux
 „ de linge que l'on applique Il en a été guéri
 „ un homme auquel un coup de poignard avoit
 „ emporté une partie de la substance du Cer-
 „ veau , avec la pie & dure Mère , & qui
 „ avoit été abandonné du Médecin & du Chi-
 „ rurgien.

Dans la dernière Feuille de 1761. N^o. LII.
 il y a un Remède spécifique & éprouvé par la
 Société de *Londres* contre les *Fièvres malignes*
épidémiques , les *Fièvres inflammatoires* , la
Manie , la *Melanolie* &c ; un autre Remède
 spécifique contre le *Cancer* &c. Dans les
 N^o. XLVIII. & XLIX. on trouve des *Ob-*
servations curieuses sur des Cornes survenues
 aux cuisses de plusieurs femmes. Nous pour-
 rons donner de ces Articles un autre Mois.





R E F U T A T I O N .

*De l'Observation Médecinale , inserée dans le
Journal de Décembre 1761.*

L'Observation qu'un Médecin a fait insérer dans le Journal de Déc. dernier , ne méritoit pas d'y être , parcequ'il n'en revient absolument aucune utilité publique , en faveur des Médecins , des Chirurgiens , & des Malades. On ne doit publier que des Observations vraies , sur des Maladies graves & peu conües. Mais l'Auteur paroît avoir eü plutôt en vue de faire passer le Chirurgien dont il parle , pour un ignorant en Anatomie , ou de faire sentir la prétendue supériorité qu'il attribue aux Médecins sur les Chirurgiens , ou enfin de faire passer ce Chirurgien , qui est aussi Médecin , pour n'être ni l'un ni l'autre.

Quoiqu'il en soit , il est de fait que l'Observateur n'a pas suivi ce Malade depuis le commencement de sa Maladie jusqu'à son entière guerison ; qu'il n'a pas été présent , lorsque le prétendu Chirurgien a été apellé à secourir le Malade ; qu'il ne l'a pas non plus entendü raisonner sur la nature de la Maladie du patient , mais qu'il a trop légèrement ajouté foi au raport que peuvent lui avoir fait

les personnes de la maison, qui n'étoient pas obligées de savoir l'anatomie, pour pouvoir lui répondre en termes précis. Sans cela il n'auroit pas donné, à pure perte, cette vaine Observation.

Ma réfutation se bornera au raport fidèle de la maladie, dont l'autenticité des faits ne sauroit être revoquée en doute. Le Malade dont il s'agit est un home valétudinaire, âgé d'environ 60 ans, sanguin, plétorique, habitué à la saignée, qu'il avoit négligée. Il n'a jamais sù ce que c'étoit qu'un flux hémorrhoidal, mais il ressentoit depuis longtems des douleurs aigües dans l'hipocondre gauche, qui augmentoient sensiblement lorsqu'il s'excedoit par le travail.

Le 11^{me} Nov. dernier, après avoir eü de très vives douleurs dans la partie ci dessus nommée, qui s'étendoient même jusqu'au centre de la région épigastrique, il sentit tout à coup la douleur cesser, eut des envies de vomir, avec des borborigmes vers l'ombilic, suivis d'une selle de matières sterco-ales. Une heure après cette évacuation il en eut successivement deux autres d'un sang grumelé, & mêlé d'excremens. J'y allois trois heures après. Le Malade me fit le récit de ce qui lui étoit arrivé. Après avoir scrupuleusement observé la nature de ces évacuations, je lui conseillai le repos, & lui ordo-

nai ce qui lui convenoit. Le lendemain je le visitai. Il me dit qu'il avoit bien reposé & qu'il n'étoit point afoibli par la perte du jour précédent ; mais contre mon avis, il se remit à son travail ordinaire.

Sur les 2 heures de l'après midi, après avoir effuié les mêmes symptomes du jour précédent, le Malade rendit encore par les selles, une quantité de sang grumelé, & eût de fréquentes syncôpes. Ses Parens, allarmés de son état, me cherchèrent inutilement ; à mon défaut, ils prièrent le Médecin, Auteur de l'Observation, de lui acorder son secours.

Deux jours après le Malade eut encore de nouvelles pertes, qui le réduisirent à ce qu'il paroïsoit, dans un péril éminent. Je fus de nouveau apellé. Considérant son état & ses fréquentes récidives, je lui ordonai des astringens plus actifs, & pour prendre en plus fortes doses, que ceux que le dit Médecin lui avoit prescrit : Ils auroient cependant eû aussi peu de succès que les siens, si l'hémorragie avoit eû son siège dans la veine hémorrhoidale.

Les assistans me raportèrent ce que ce Médecin en avoit jugé dans ses deux précédentes visites, & me demandèrent ce que j'en croïois. Je leur dis, suivant ce que j'avois observé, que l'hémorragie venoit de plus haut, & qu'elle avoit son siège dans les intest-

ains grèles ; que ce pouvoit être une branche de la veine splénique , apellée duodenale , ou intestinale , ou quelque rameau considerable de la méfaraïque supérieure , qui s'étoit rompû , qui toutes ensemble font partie de la Veine porte ventrale. Je ne suis pas capable d'une faute aussi grossière , que celle qu'il m'impute , d'avoir crû & débité , que ce fut le tronc de la veine porte qui fut déchiré. Je fais depuis longtems , que le tronc de cette veine est hors du canal intestinal , & si un pareil cas pouvoit être possible , l'épanchement se feroit fait dans la cavité du bas ventre , & le Malade seroit mort si subitement , qu'il n'auroit pas donné matière à cette merveilleuse Observation.

Après ces pertes réitérées , le Malade fut pendant plusieurs jours resserré à un point , que le ventre en devenoit tendu. J'ordonai plusieurs lavemens , qui amenèrent chaque fois que le Malade les rendit , des excréments mêlés d'un sang grumelé , & desséché. Le huitième jour depuis sa dernière perte , je lui en ordonai un troisième , qui acheva de lui dégager le ventre. Le Malade rendit encore une quantité de sang grumelé & desséché , par son long séjour dans les circonvolutions des intestins. Je fus alors pleinement convaincu , de la vérité du jugement que j'avois porté , que la source de ces hémorragies étoit dans

les intestins grêles , & qu'elles ne provenoient point de la veine hémorrhoidale , étant impossible que cette quantité de sang grumelé & desséché, mêlée d'excrémens, que le Malade a successivement rendu par les lavemens , eût pu être contenue dans l'intestin rectum.

Je ne m'arrêterai pas sur le poids de ces évacuations sanguines, qui cependant surpassoient de beaucoup la quantité que l'Auteur a rapportée , ni sur leur qualité , qui démontroit visiblement par leur nature viciée , qu'elles avoient une issue plus éloignée que la veine hémorrhoidale. Les gens de l'Art sont en état d'en faire la distinction , & ceux qui sont sujets au flux hémorrhoidal , de quelque nature qu'il soit , savent par leur propre expérience , si l'un a le moindre rapport avec l'autre , & jugeront lequel s'est trompé.





ANONCE DE LIVRES.

L'EMPRESSEMENT, avec lequel le Public s'est procuré des Exemplaires de la Bible in folio, imprimée à Neûchâtel en 1744. avec les Argumens & Réflexions de feu M. le Pasteur OSTERVALD, est une preuve sans réplique de la supériorité de cette Edition sur toutes celles qui ont paru jusques ici. En effet, toute personne qui aura été un peu attentive se fera aisément aperçue des changemens avantageux faits à cette Version, & combien elle étoit plus claire & plus intelligible que la dernière de M. MARTIN, déjà tant estimée. Outre cet avantage, l'Edition de Neûchâtel avoit encore celui de présenter au commencement & après chaque Chapitre des Argumens clairs & précis, & des Réflexions très bien adoptées & très propres à faire cueillir du fruit de la lecture de l'Écriture Sainte. Il auroit seulement été à souhaiter, que l'on eût apporté plus d'attention à la correction d'un Ouvrage tel que celui là, qui méritoit à cet égard d'autant plus de soin, que l'on n'avoit rien épargné d'ailleurs pour la partie typographique; mais il s'y est glissé un grand nombre de fautes de toute espèce, qui défigurent

extrêmement cette Edition. Malgré cette imperfection, elle se trouve actuellement épuisée: C'est ce qui a déterminé quelques personnes de Neuchâtel à former une Société, pour faire réimprimer un si excellent Ouvrage. Il fera exécuté dans le même format, & avec des caractères semblables à ceux de l'Édition de 1744. & on aura une attention particulière pour la correction. Non seulement on corrigera toutes les fautes d'impression, dont on a pris à l'avance une liste exacte, mais de plus quelques autres qui avoient échappé à la vigilance de M. OSTERVAED lui même, & dont il ne s'étoit aperçû qu'après coup. Heureusement que l'on fit, dans le tems, note de plusieurs endroits de ce genre, dont on profitera présentement. Par ce moien on se trouve en état de donner à cette Edition un degré de perfection, auquel d'autres Entrepreneurs auroient bien de la peine de la porter. On ne se prévaudra cependant pas de tous ces avantages pour en augmenter le prix, puisque l'on se propose de donner l'exemplaire à 2. Ecus neufs ou L. 12. de France à ceux qui souscriront avant la fin de l'Année courante, en payant seulement un petit Ecu ou L. 3. de France de Soubscription. Les Persones qui souscriront pour 10. Bibles à la fois, auront la 1^{re} me gratis, & celles qui souscriront pour 100. en auront 20 par des-

Bus. On peut souscrire chez les Editeurs de ce Journal, demême que chez les Srs. BOREL & ROULET, Négocians & Samuel FAUCHE Libraire à Neuchâtel

On trouve aussi chez le même Libraire une Brochure nouvellement imprimée à Paris, sous le Titre d'*Essai sur la foiblesse des Esprits forts*, 8vo d'environ 130 pages, qui seront lûes avec plaisir de tous ceux qui prennent quelque intérêt à la Religion.

ON trouve dans la Librairie de la Société Typographique & Littéraire de Berne. *Recueil d'Antiquités* de M. CAYLUS 4°. IV. volumes avec figures. Paris 1752. - 1761. *Descriptions des Arts & Métiers*; faites ou approuvées par Mrs. de l'Académie Roiale des Sciences fol. 7. parties avec très belles figures. Paris 1761. *Modèles de Lettres sur différens sujets* in 12. Lion 1761. *De l'Amitié* 8vo. Paris 1761. Ouvrage très bien écrit. *Campagne de M. le Marechal Duc de NOAILLES* en Allemagne, l'an 1743, contenant les Lettres de ce Maréchal & celles de plusieurs autres Officiers Généraux, au Roi & à M D'ARGENSON; Recueil très intéressant, & d'autant plus digne de l'attention du Public, qu'il a été formé sur les originaux, qui se trouvent au dépôt de la guerre de la Cour de France in 12. II. parties. Amsterdam 1761. *Essais sur l'Art de la Guerre* par M.!

Comte TURPIN de Criffé 4to. II. Tom. avec beaucoup de figures Paris 1794. *Histoire de l'Université de Paris depuis son origine jusqu'en l'Année 1600.* par M. CREVIER in 12. VII. Tom. Paris 1761. *Histoire de la Maison de Stuarts, sur le Trône d'Angleterre* par M. HUME 4to. III. Tom. Londres 1760. le même livre in 12. VI. Tom.

Le *Journal de la Société Oeconomique* s'imprime actuellement à Berne, & on y peut souscrire jusqu'aux Pâques prochaines dans ladite Librairie à raison de 30. batz de Suisse pour les IV. parties de la présente Année, & après Pâques on ne recevra plus des Souscriptions & le prix en sera 40. batz. La dite Société a sous presse les *Questions du Droit Naturel & Observations sur le Traité* de M. WOLF par M. DE VATTEL.

M E C A N I Q U E S.

IL est surprenant de voir à quel point les habitans des Montagnes du Comté de Neuchâtel portent le Génie mécanique. La plupart des Métiers tirent de grands secours de leur travail, soit pour la fabrication des outils, soit pour l'exécution des Machines les plus composées. Il se fait même, pour ainsi

dite journellement de nouvelles découvertes, dont on est redevable à leur esprit inventif. Mais de toutes les branches où ils se font distingués, l'horlogerie avec ses dépendances est sans contre dit celle qui leur a procuré le plus d'avantages & le plus de célébrité. Leur comerce à cet égard est non seulement très étendu, pour les Pièces ordinaires de toutes sortes de goûts, mais il s'exécute aussi de vrais Chefs-d'œuvre de l'Art. Il y a quelques Années, que le Sr. JAQUET-DROZ, de la Chauxdefonds, inventa & construisit une Pendule, qui a fait l'admiration de la Cour d'Espagne où elle a été conduite. Il est vrai que cet Artiste célèbre, ayant fait de bones études, avant de se voïer à sa profession, peut la porter à un plus haut degré de perfection, que la plupart des autres Artistes de ces quartiers, qui sont bien plus redevables de leur habileté à leur heureux naturel, qu'à ce qu'ils peuvent avoir aquis. On vient d'en voir une preuve marquée, en la personne du Sr. HUGUENIN. aussi de la Chauxdefonds, mais établi depuis quelque tems à Neuchâtel. Sans études, sans même avoir fait d'apprentissage proprement dit, il a exécuté une Pendule, dont les diverses fonctions nous ont parû assés remarquables, pour en doner ici le détail.

1°. Elle sonne l'heure sur un timbre, & les quarts sur différens autres, qui forment des accords.

2°. Il y a un carillon de quatorze airs différens, dont la Pièce en joue un immédiatement après chaque heure sonnée, & change d'air par elle même, & à discrétion.

3°. La dite Pièce à le cours du Soleil, & observe l'Equation à minutes & secondes.

4°. Au Firmament où le Soleil fait son cours, paroissent distinctement & brillamment les Etoiles, au moment même de celles du Ciel, & disparoissent de même, & cela dans quel degré que soit le Soleil.

5°. De plus le cours de la Lune, qui observe le croissant & décroissant.

6°. Le quantième de la Lune.

7°. Les quatre Saisons qui font leurs entrées & leurs sorties régulièrement.

8°. Les équinoxes de même.

9°. Le cours des Planettes rectalement observé.

10°. Tous les Signes du Zodiaque, qui paroissent à leur rang & date.

11°. Les jours de Fêtes.

12°. Les jours de Foires des principales Villes de Commerce.

13°. Tous les Mois.

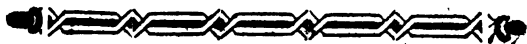
14°. Le quantième du Mois, qui observe & différencie les mois, tant ceux de 28. jours que ceux de 30. & 31. même l'An. Bissextile.

15°. Observe la direction des jours & des nuits.

16°. Observe encore la régularité & variété du lever & du coucher du Soleil.

Toutes les susdites fonctions & révolution, se font régulièrement à jour & date minutes & secondes, sans qu'on ai besoin de rien toucher à la pièce, sinon la remonter, partie dans quatre ans & partie dans vingt & un An.

La dite pièce est montée dans une Boëte à la Parisienne, en écaille unie, ornée en bronze, cadran d'écaille de 12. pouces.



LOGOGRIPE.

Mon triomphe est assurément

Dessus le liquide élément.

Quelque fois je fers au suplice

D'un Déserteur dans le service.

Deux membres composent mon nom.

Chacun des deux en a trois en partage.

Le premier représente un hote de renom,

Qui chez certaines gens loge au plus haut étage.

Le second rend l'étain plus clair que de l'argent.

Enchifre moi, Lecteur, point de mot plus changeant

Avec quelque peu d'art & de la patience,

Tu peux me combiner quarante & tant de fois.

Cinq, 6, 3, bien souvent je suis sans conscience.

Quatre, 2, 3, puis 1, mon lit est dans les bois.

224 JOURNAL HELVETIQUE

Trois, 5, 4, je rends un home méprisable.

Un, 2, 4 & puis 5, je le rends estimable.

Un, 5, 4 avec 6, rangé chez les Marchands.

Quatre, 2, 5, je fais mourir bien des Méchans.

Trois, 2, 4, souvent je fais pendre mon Père.

Un, 2, 3, 4, 6, en cessant d'être Mère,

On me fait promptement passer le gout du pain.

Six, 1 & 5, Lecteur, tu ris de me voir plein.

Cinq, 2, 6 avec 4, un des Petits Prophètes.

Cinq, 2, 3 joins à 6, font 4 pour deux têtes.

Quatre, 6, 3 & 5, je suis une tribu.

Trois, 5 & 6, fans moi tu n'aurois jamais bû.

Un, 2, 5 avec 4, à peine suis-je au Monde,

Que mon maitre empressé ordone qu'on me tonde.

Quatre, 2, 3, 1, 6, si tu veux m'extirper,

Aide vives douleurs tu ne peux échaper.

Deux, 3, 5, qui m'a dit quelquefois en enrage.

Trois, 2, 5, 4, 6, je nuis pendant l'orage,

Ou je bannis l'himen par un sinistre Arrêt.

Un, 6, 3, ce que done un avare à regret.

Quatre, 3, 5, est dit en troisiéme persone.

Un, 2, 4, 5, 6, une fille est mignone.

Un, 4, 5 & 6, poisson d'affés bon goût.

Un, 3, 6, dans ce cas il ne vaut rien du tout.

Un, 2, l'on peut me voir toujors en Italie.

Quatre, 5, 1 & 6 rivière affés jolie.

Trois, 5, 2, 4 éfort d'un lubrique dessein.

Un, 2, 3, 4, avis que prend le Médecin.
 Quatre, 5, 6 & 3, l'on m'aime sous les treilles.
 Trois, 5, 2, 4 & 6, peut charmer les oreilles.
 Un, 5 & 6, l'on voit dans mon département,
 Le défaut de la femme & le vice Normand.
 Cinq, 3, 4 avec 6, je suis le nom d'un home,
 Bien connu des Gaulois, demême, que dans Rome.
 Cinq, 4, 6, toujours baré du flot amer.
 Cinq, 2, 1, 6, jadis ville avec port de mer.
 Un 2, 4 avec 3, l'Hébreu se le reproche.
 Deux, 5, 6 étant gras bon pour mettre à la broche.
 Un, 2, 5 4 & 6 propre à faire un ragout.
 Un, 2, 4 avec 6 je suis le bout d'un bout.
 Quatre, 2, 3, 5, 6, bon quand je suis bien fine.
 Deux, 6, 5, 4, hélas! étant seul pauvre mine!
 Deux, 5, 6, je suis jeu par les Grecs inventé.
 Un, 4, 3, 5, 6, affés rare en Eté.
 Cinq, 3, 1, 6, contour présentement très large.
 Un, 4, 5, souvent c'est moi qui fait la marge.
 Un, 5, 6 avec 3, sans bouger je fais peur:
 Des plus hardis guerriers j'arete la valeur.
 Quatre, 5, 1 & 3, apanage du More.
 M'as-tu manqué, Lecteur, tu n'est qu'une Pécore;
 Jamais des dons d'esprit tu n'auras le gros lot,
 Tu te verras prisé par notre Ami * * *
 Ses vers seront tes Dieux, sa prose ta folie,
 Mais tu ne chantera que come une poulie:
 Tu pêcheras toujours en genre, nombre & cas;
 Cet oracle est plus sur que celui de Calchas.

poulie

Le Mot de l'Enigme du Mois de Janv. est EOUR.



T A B L E.

E XTRAIT du Poème de Jacob & Rachel. 117	
Réponse à cette Question, D'où vient que les Honeurs & les Richesses inspirent ordinairement plus d'orgueil, de fierté & de hauteur, à un home né dans l'obscurité & dans la bassesse, qu'à un home de naissance ou né dans l'opulence ?	127
Réponse au Protestant, Apologiste des Jésuites.	133
Fragmens Historiques XII. Fragment.	150
Essai sur la Réticence dans le Discours & sur l'usage des Figures de Rhétorique.	171
Me: Momens heureux par Mad. de L. * * *	189
Histoire d'Inckel & d'Yariko.	194
Nouvelles Literaires.	206
Réfutation de l'Observation de Médecine insérée à la p. 879. du Journal de Décembre	213
Anonce de Livres.	217
Mécaniques.	220
Logogriphe.	223

F N. B. Au premier Vers de la page 110. du Journal de Janvier, il s'est glissé une faute, qui gate le sens; au lieu de, *Une louange délicate*, lisez, *une critique délicate.*